

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M. LE C. DE B***

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

DERNIÈRE ÉDITION.

Fiunt Oratores. CIC.

TOME SECOND.

A LONDRES.

1787

D
CR^{EF}

Lettre à

Suite de

Le nouv

Réflexio

L'incony

Première

Portrait

Seconde

Le temp

Troisième

Lettre d

Quatrième

Lettre d

Lettre d

Souper

Réflexio

Réflexio

Discours

L'Aut

Réponse

M. L

complim

teur a

T A B L E

D E S P I È C E S

Contenues dans ce second Volume.

<i>R</i> ÉFLEXIONS sur les passions	Page 1
Lettre à madame la C. D***.	3
Suite des réflexions sur les passions.	12
Le nouvel <i>Elisée</i> , à M. DE***.	21
Réflexions sur la métromanie.	27
L'inconstance pardonnable, ode anacréontique.	36
Première soirée.	38
Portrait de l'Amour.	42
Seconde soirée	43
Le temple du plaisir.	48
Troisième soirée.	51
Lettre du chevalier DART... à milord VAL...	52
Quatrième soirée.	62
Lettre de mademoiselle DEST... au chevalier DART...	64
Lettre du chevalier DART... à mademoiselle DEST...	67
Souper d'été.	72
Réflexions sur la curiosité.	75
Réflexions sur le goût de la campagne.	91
Discours prononcé à l'académie françoise, par l'Auteur, le jour de sa réception.	101
Réponse de l'Auteur au discours de réception de M. DUCLOS.	109
Compliments faits à Versailles par l'Auteur, direc- teur de l'academie françoise.	116

TABLE.

PIÈCES ADRESSÉES A L'AUTEUR.

*Epître à Son Excellence M. l'abbé C. de B***.
sur la conduite respective de la France & de
l'Angleterre.*

121

*Epître à M. le C. de B***.*

132

*Epître à M. le C. de B***, après sa retraite
du ministère.*

138

*Le retour d'Apollon. A M. le C. de B***.*

143

*Vers pour mettre au bas du portrait de S. E.
M. le C. de B***.*

144

FIN DE LA TABLE.

RÉFLEXIONS

SUR LES PASSIONS.

AVERTISSEMENT.

NOUS naissons tous avec des passions : la différence des états & des tempéramens empêche qu'elles n'éclatent avec la même vivacité. Ainsi tous les hommes enferment en eux les principes des passions : le hasard de l'éducation & de la naissance s'oppose à leurs effets, sans en détruire la nature. Je me suis proposé depuis long-tems de les approfondir, & d'écrire sans beaucoup d'arrangement toutes les réflexions qui naissent de mon sujet. L'amour est la première passion qui se fait sentir : on peut même dire qu'elle est la plus générale,

Les bornes de son règne sont celles de la nature ; sa durée sera celle du monde ; ainsi je ne pouvois, sans renverser l'ordre des choses , écrire sur les passions & ne pas ranger l'amour à la tête de toutes les autres.

V
o
pense
tout
mande
Ne vo
sentim
N'imp
malin
sophe,
cœur :
me dir
parle t
trop ce
ne cro
des gra
serai se
dame,
des leç
ma cou
lignes
sans ce
ous tre
Il fa
es sens

L E T T R E

A MADAME LA C. D***.

Vous voulez favoir , Madame , ce que je pense sur l'amour : c'est vous exposer à entendre tout ce que vous faites sentir. Pourquoi demandez-vous à être éclairée sur votre ouvrage ? Ne vous siéroit-il pas mieux de deviner mes sentimens, que de me forcer à les développer ? N'importe , je ne vous refuserai point le plaisir malin que vous cherchez ; & tantôt en philosophe , tantôt en amant , je vais consulter mon cœur : j'écrirai sans art & sans méthode ce qu'il me dira de l'amour. N'attendez pas qu'il m'en parle toujours avantageusement : vous savez trop combien j'ai sujet de m'en plaindre ; mais ne croyez pas aussi que par vengeance je cache les graces que vous faites si bien sentir. J'exposerai ses défauts & ses vertus ; & par-là, Madame , je trouverai le moyen de vous donner des leçons , & en même tems de vous faire ma cour. Je souhaite que mes réflexions soient dignes de vous , de l'amour & de moi ; & que dans cent ans & plus , nous nous retrouvions tous trois ensemble.

Il faut avoir un cœur pour favoir aimer : les sens ne suffisent pas. Le tempérament con-

duit par l'esprit, peut mener jusqu'à l'amour. Nous naissons tendres ou voluptueux ; la nature donne à tous les cœurs un goût pour le plaisir, & quelquefois un penchant inévitable vers l'amour. Ce sont les heureux qui reçoivent avec ce goût piquant du plaisir la délicatesse fine qui l'affaiblit. Mais les âmes que l'amour a choisies pour aimer, doivent passer rapidement & sans relâche, des grands plaisirs aux grandes peines. Leur agitation sera toujours nouvelle, & toujours extrême.

Connoissez-vous un feu qui prend toutes les formes que le souffle lui donne, qui s'irrite, qui s'affoiblit, selon que l'impression de l'air est plus vive ou plus modérée ? Il se sépare, il se réunit, il s'abaisse, il s'élève : mais le souffle puissant qui le conduit, ne l'agite que pour l'animer, & jamais pour l'éteindre : l'amour est ce souffle ; nos âmes sont ce feu.

Il est des climats où l'amour règne par choix : un beau ciel, un air tempéré, des campagnes fécondes & riantes, attirent l'amour, & semblent l'avoir fixé. Son temple est par-tout où la nature est belle : fils docile & reconnoissant, il suit en tous lieux sa mère. La fontaine de Vaucluse, le tombeau de Laure, les rives du Lignon, sont les lieux charmans qu'il habite : les déserts de la Sibérie, les glaces éternelles d'

SUR LES PASSIONS.

la Norwège, sont les théâtres affreux de ses
exils : ils ne furent jamais le siège de son em-
pire. Un Provençal, un Portugais naissent amou-
reux ; un Lapon commence par être brutal :
il peut devenir emporté, mais jamais tendre.
La beauté & la richesse d'un climat prêtent infi-
mement à la douceur des mœurs ; la tempérie
de l'air influe sur les caractères. Il faut être doux
pour être amant ; mais la vivacité n'ôte rien à
la tendresse. Les amans véritables ressemblent
aux fontaines abondantes ; elles sont vives, mais
elles sont douces.

Il n'est rien de si commun que de parler
d'amour ; il n'est rien de si rare que d'en bien
parler. Le cœur qui le sent, le définit bien
mieux que l'esprit qui l'imagine. Demandez à
un amant ce que c'est que l'amour : Sentir &
desirer, vous répondra-t-il en deux mots. Mais
ses yeux, sa physionomie, tout en lui vous expli-
quera sa définition. Un homme d'esprit pourra
vous répondre la même chose, sans vous éclairer
de même. En un mot, un amant qui parle d'a-
mour, vous en fait éprouver les mouvemens ;
un homme d'esprit ne vous les fait qu'envisager.
J'ai aimé : mon silence avoit appris à ma
maîtresse ce que je devois lui dire ; j'allois par-
ler, elle m'avoit déjà entendu. On ne se trompe
point sur un amour véritable. Il s'élève en nous,

en la présence de ce qui nous aime, une voix secrète, un mouvement involontaire qui ne trahit jamais. Nos cœurs se connoissent mieux encore en amour, que nos yeux aveugles & insensibles sur les dehors affectés : rien de feint, rien d'apprêté ne les touche ; la passion seule peut arriver jusqu'à eux. L'esprit n'est pas de même ; il se trompe sur tout ce qui le flatte, & souvent il entraîne le cœur sans le persuader.

La coquetterie sauve ordinairement les femmes des grandes passions ; & le libertinage en garantit presque toujours les hommes. Il faut penser modestement de soi-même pour aimer sincèrement ; il faut être sage pour aimer long-tems. La plupart des femmes se rendent, & n'aiment point : le grand nombre des hommes jouit sans s'attacher. Les amans véritables n'ont d'autre vanité que celle de s'être enchainés mutuellement, & d'autre plaisir que celui de jouir de leur défaite.

Un amour ordinaire est la plus foible de toutes les passions. L'espérance du plaisir le soutient, son approche l'affoiblit, son arrivée l'anéantit absolument. Tout est complaisance, tout est sacrifice dans une passion médiocre. On flatte une maîtresse, on approuve ses goûts, mais on ne sauroit les prendre. Un amour foible ne devro

durant qu'un jour ; la bienséance & les égards en font un martyr.

Une véritable tendresse , un goût éprouvé , un goût sincère & réciproque commandent à toutes les autres affections de l'ame : c'est un embrasement qui consume jusqu'à leur racine : & si le véritable amour ne détruit pas toutes nos passions, il en fait du moins ses esclaves ; il leur commande avec autorité ; elles lui obéissent sans résistance.

Le monde, aux yeux d'un amant, ne conserve jamais la même face : il change avec l'état de son cœur. Est-il heureux ? tout est riant, tout est tranquille ; la nuit devient plus belle mille fois que le jour ; ses ténèbres sont des voiles charmans où les plaisirs se cachent pour séduire ; son silence devient le langage du bonheur même ; tout est animé : les saisons amènent de nouveaux plaisirs avec de nouveaux jours ; l'univers enfin devient le théâtre de la félicité. Est-il malheureux ? les élémens sont bouleversés ; le jour n'est plus qu'une nuit funèbre ; la pointe des plaisirs devient celle de la douleur ; ce n'est plus cet air riant, cette nature riante & parée : le caprice d'une maîtresse a renversé ce bel ordre : c'est un nouveau ciel, ce sont d'autres étoiles.

Le monde est bien petit aux yeux d'un amant. La maîtresse, les habits qui la touchent, le lieu

qui l'enferme, l'air qui l'embrasse, voilà le monde entier, voilà le vaste univers.

Si tous les hommes étoient amans, les sociétés ne seroient composées que de deux personnes, de celui qui aime, & de celle qui est aimée. De tous les liens qui nous unissent à nos familles, à nos amis, à nos intérêts, à notre gloire, à nos plaisirs, l'amour ne fait qu'une seule chaîne qu'il attache fortement à notre cœur & c'est la main de l'amante qui la gouverne.

Aimer, c'est n'aimer rien de tout ce qu'on chérissoit dans l'indifférence : aimer, c'est prendre l'esprit de sa maîtresse, & penser d'après elle ; c'est voir par ses yeux, sentir par son cœur ; en un mot, c'est changer de nature, & devenir tout ce qu'elle est.

Passion terrible & emportée, qui obscurcit la raison, qui la fait servir à nos fureurs, qui a la force de déifier nos folies ; passion noble & généreuse, qui réveille en nous l'amour de la gloire, la probité endormie, la délicatesse émue. L'amour enfin n'a point de formes, mais il est capable de les prendre toutes. Ses vertus & ses vices lui sont également étrangers. L'amour retient la figure du vase qu'elle remplit, nos maîtresses nous rendent tout ce que nous sommes.

Vous qui êtes appelés au gouvernement des peuples, fuyez l'amour. Nés pour commander

SUR LES PASSIONS. ,

vous ferez esclaves; & si l'objet qui vous séduit n'est pas l'image de la vertu, comme il est à vos yeux celle de la beauté, vous verrez chanceler votre trône : peut-être ferez-vous écrasés sous ses ruines. L'amour n'est fait ni pour les rois, ni pour le peuple : les rois ont trop de devoirs; le peuple a trop de besoins. L'amour est le seul bien qu'on ne peut apprécier; l'amour est le seul mal auquel on ne trouve point de remède. Peignez-le comme un monstre dangereux, représentez-le comme un dieu bienfaisant, vous le trouverez tout entier dans l'un & l'autre de ces portraits.

Aimez une femme qui ne sera que belle, votre amour finira. Les graces, les agrémens du corps sont limités; la mesure de votre curiosité sera celle de votre tendresse. Joignez de l'esprit à ses charmes extérieurs, à ces charmes que la jouissance détruit, vous les verrez se multiplier, se répandre & s'animer à chaque instant. L'esprit est à la beauté, ce que la rosée du matin est aux fleurs. Mais si vous découvrez entre l'esprit & les graces, des caprices, de la bizarrerie, de la vanité, de la jalousie, de l'humeur, fermez les yeux sur vos occupations & sur vos devoirs; je vous le prédis, vous aimerez toute la vie. C'est jouir de trois personnes en une seule, que d'avoir une maîtresse qui

rassemble les agrémens, l'esprit & les caprices.

La dispute des brunes & des blondes a été inventée par les voluptueux ; les amans ne fau- roient la décider : les uns choisissent avec ré- flexion, les autres aiment sans délibérer. Ce ne sont pas précisément les beaux yeux noirs & les beaux bleus qui renversent les têtes , qui trou- blent les cœurs ; ce sont ceux qui parlent le mieux le langage de notre ame : la beauté plaît, la physionomie entraîne.

La jalousie est l'aliment & le poison de l'amour. C'est elle qui fait les amans délicats & les mai- tresses emportées. Quand elle est douce & mo- dérée, on ne l'entend se plaindre qu'avec retenue ; on ne la voit soupçonner qu'avec précaution : aussi enfant que l'amour, elle se joue avec lui, & le corrige en badinant : c'est sous cette forme, c'est sous ces traits qu'il faut l'admettre dans un commerce tendre. Fuyez-la , quand , sur les pas des Furies, elle se précipite un poignard à la main , quand elle gémit , quand elle crie au- près du tombeau qu'elle a creusé , & qu'elle mêle son sang avec celui qu'elle a fait répandre. Astrée inquiète est bien plus aimable que Médée furieuse. Il faut être délicat & jamais jaloux. La délicatesse est toujours tendre ; la jalousie est souvent cruelle.

La plupart des hommes & des femmes se re-

SUR LES PASSIONS. II

prochent mal-à-propos leurs infidélités. Ils se ju-
roient autrefois un amour vif, un amour que la
sympathie avoit assorti. Infidèles à la vérité qu'ils
attestotent alors, doivent-ils s'étonner aujourd'hui
de devenir perfides en amour ? On n'aime guère
dans le monde , mais on s'amuse. Parler sérieu-
sement de l'amour, c'est tomber dans le ridicule.
Cependant, aux yeux de la véritable probité, un
amant & un ami infidèles sont également mépri-
sables. Cesser d'aimer par inconstance, est un dé-
faut dans la nature : trahir ce qu'on aime , est
toujours un vice dans l'amant.

*M. de B*** , à qui une dame, connue par sa beauté
& son mérite , avoit demandé une définition de l'amour ,
lui répondit par ces vers :*

Qu'est-ce que l'Amour ?

C'est un enfant , mon maître ,

et qui l'est, belle Iris, du berger & du roi.

Il est fait comme vous ; il pense comme moi :

Mais il est plus hardi peut-être.

SUITE DES RÉFLEXIONS SUR LES PASSIONS.

QUE de reproches ne m'a-t-on pas faits d'avoir écrit sur l'amour ! & qu'il seroit long d'y répondre ! Pourquoi choisir une matière épuisée ? Pourquoi s'exposer à des répétitions nécessaires ? quelle manie enfin m'a-t-on dit , de vouloir traiter un sujet aussi puérile & aussi dangereux ? Voilà bien des crimes ; voici peu d'excuses. Premièrement, je voulois écrire sur les passions ; il n'y a rien , je pense , d'extravagant dans ce projet : il me paroît que de commencer par celle de l'amour ou de l'avarice , est encore une chose très-permise. Mais il est des oreilles que le seul nom d'amour effarouche ; il est des hommes qui , par tempérament ou par vengeance , frémissent de l'entendre : que répondre à ces ames délicates ? Deux choses : c'est un malheur qu'on ait rangé l'amour au rang des grandes passions ; il est triste que la fantaisie m'en soit venue de l'approfondir. A l'égard des répétitions où j'ai couru risque de tomber , je demande si des juges sensés condamneroient un peintre pour avoir représenté le soleil en plein midi , dans ce moment heureux où il semble éclairer la nature entière , & briller généralement à tous les yeux.

Ce grand astre dont la lumière
 Enflamme la voûte des cieux ,
 Semble au milieu de sa carrière ,
 Suspendre son cours glorieux :
 Fier d'être le flambeau du monde ,
 Il contemple du haut des airs ,
 L'Olympe , la terre & les mers ,
 Remplis de sa clarté féconde ;
 Et jusques au fond des enfers
 Il fait rentrer la nuit profonde ,
 Qui lui disputoit l'univers.

L'amour ressemble au roi des astres : il est connu , il est peint dans toutes les parties du monde ; & c'est cependant encore le sujet le plus heureux , le plus utile & le plus sûr de plaire. Le goût que nous avons pour la nouveauté , s'étend moins sur les matières que sur la manière de les traiter. N'épuisons point notre imagination à créer un nouvel ordre de choses ; approfondissons celles qui sont connues ; peignons-les d'une main hardie ; & , sans y penser , nous deviendrons de grands peintres , & des peintres originaux. J'ai une autre réponse à faire , & la voici. On me demande comment il est possible qu'un homme fait pour vivre dans le grand monde , puisse s'amuser à écrire , à devenir auteur enfin ? Je réponds que s'il n'est pas honteux de savoir penser , il ne l'est pas non plus de savoir écrire , & qu'en un mot ce sont

moins les ouvrages qui déshonorent, que la triste habitude d'en faire de mauvais. Mais du moins, dira-t-on, vous courez de grands risques. Sont-ils si grands, après tout, quand on connoît ses forces ? Quand on n'entreprend rien de trop élevé, on peut entrer hardiment dans une carrière dont on a borné l'étendue. D'ailleurs je suis ennuyé d'être perpétuellement entraîné par ce que j'appelle le tourbillon du jour, je veux dire, cet enchaînement perpétuel de plaisirs, de devoirs, de jeux, de spectacles, qui laissent à peine le tems d'être un moment avec soi-même, & qui, communiquant à notre ame le trouble qui règne dans le monde, la rend incapable de saisir ses ridicules, & d'approfondir ses erreurs. Il faut que tout homme d'esprit ait son observatoire, où, tranquille, & n'entendant que de loin le tumulte séduisant de Paris, il s'accoutume à connoître les hommes en étudiant son propre cœur. On pourroit conclure de cette réflexion, qu'observateur rigoureux, j'ai tourné de bonne heure mon esprit vers la satire ou la mélancolie : ce jugement seroit bien injuste. Sans être heureux, mon cœur est tranquille, & je laisse à mon imagination le soin de mes plaisirs. Il est vrai qu'en ouvrant les yeux sur la scène de ce monde, l'ingratitude est le premier objet qui les a frappés : mais

Après quelques momens de sensibilité & de douleur, j'ai vu plus de folie que de méchanceté dans les hommes; & je me suis accoutumé à commercer avec eux, & à rire innocemment de leurs extravagances. Tous mes écrits annonceront cette façon de penser, ou plutôt cette faculté de sentir; je n'offrirai que des tableaux variés : une raison aimable, une folie douce, feront les muses que j'invoquerai; & peut-être, par une nouveauté qui ne peut être dangereuse, je peindrai la vertu au milieu des plaisirs, nous ouvrant des routes inconnues aux Socrates. Si cette manière d'écrire simple, libre, & souvent poétique, a le malheur de déplaire aux écrivains sensés dont la France abonde aujourd'hui, j'avouerai modestement que l'esprit de philosophie & de justesse qui s'est, dit-on, répandu sur le siècle présent, n'a fait que passer rapidement devant moi, pour aller éclairer des hommes infiniment plus méthodiques. Mais malgré les progrès de la raison, il reste encore dans le monde une troupe de fous & de folles qui s'ennuient à l'ennui, qui se plaignent qu'avec tout le bon sens du monde, on les fatigue, on les ennuie; qui disent qu'à la vérité on écrit sage-ment aujourd'hui, correctement même, mais qu'après tout l'imagination n'est pas satisfaite; qu'on voudroit bien s'amuser quelquefois aux

dépens de la méthode ; & qu'après avoir vu voler terre à terre les colombes , on aimeroit à se perdre dans les nues avec les aigles. Je connois , par exemple , une de ces aimables étourdies , à qui le ciel donna en imagination tout ce que les autres femmes ont en papillonnage , en babil , en coquetterie ; dont l'esprit a la faculté de certains verres , je veux dire , celle de reproduire les objets jusqu'à l'infini. Une seule idée qui la frappe , en réveille une foule d'autres : polie avec les galans du monde , bonne & indulgente avec les fots , vive jusqu'à l'emportement avec les gens d'esprit , tranquille en apparence , son ame ressemble à cet argent vif & mobile , qui , au moindre mouvement , s'ébranle dans toutes ses parties. Présentez à une femme de ce caractère un livre pesamment écrit , & un amant sexagénaire , vous l'embarrasserez , je vous jure , sur le choix.

Ainsi , comme il faut plaire , autant qu'il est possible , à tout le monde , je demande d'avance permission d'écrire pour les fous de ma connoissance , bien résolu , dans la suite , de faire ma cour aux sages que je ne connois pas. J'appelle fous , tous ceux qui ont les passions vives ; & l'on peut remarquer qu'il seroit heureux pour les écrivains dans tous les genres , de les avoir requies du ciel vives & bouillantes ; car le génie sui

toujours les passions impétueuses. Me voilà rentré heureusement dans mon sujet, dont je ne veux plus m'écarter.

Un américain de mes amis, qui a de l'esprit & de l'usage du monde, mais qui n'a pas perdu dans son commerce ce jugement sûr, cette hardiesse dans les pensées, & ce tour figuré dans l'expression, que la nature ne refuse pas même aux Sauvages, me disoit l'autre jour en lisant mes réflexions : Qu'entendez-vous par cet amour dont on fait tant de bruit en France ? Quel est-il ce dieu, dont Paris entier paroît être le temple. Tous les arts s'empressent à consacrer ses miracles, & même les erreurs; le marbre l'anime & le reproduit; la toile respire & fait sortir ses traits; les théâtres retentissent de ses louanges; la musique entraîne doucement les cœurs jusqu'aux pieds de son trône; la poésie enflamme l'esprit, & le remplit de ses douces chimères. Quel ennui dans vos sociétés, si cet amour vif & piquant ne vient folâtrer avec vous, s'il ne réveille la paresse de vos dames, & s'il cesse de présider à ces jolis riens qu'elles content avec tant d'avidité ! Le desir de plaire, qui rend les Françaises si aimables ou si ridicules, est immortel parmi vous : il ôte, depuis quinze jusqu'à trente ans, l'envie, je dirai même, le besoin du repos. Qu'une jeune per-

sonne plaîse au bal pendant douze nuits de suite, je vous jure que ses insomnies ne la changeront pas, & que sa vanité flattée fortifiera la délicatesse de son tempérament. N'est-elle plus aimée pour sa personne, elle voudra l'être pour de l'esprit, pour des mines, quelquefois même pour des grimaces : en un mot, il ne se met pas un ruban, pas une mouche dans le monde, que ce ne soit au nom de l'amour. Je remarque d'ailleurs que votre amour françois est l'ame du commerce, que le dieu des modes le suit ; qu'il invente tous les jours de nouvelles parures, tire des mines de nouveaux diamans, file de nouvelles étoffes, & broie avec adresse un fard imperceptible, & des couleurs moins étrangères aux visages. Je ne vois rien enfin de si universellement répandu, de si généralement connu que l'amour : & cependant l'autre jour une femme du monde de trente-cinq ans, à qui j'en voulus parler, me dit d'un air moitié dédaigneux, moitié innocent : En vérité, je n'entends pas ce que vous voulez me dire ; j'ignore absolument ce langage. Comment ! tout se fait en France pour l'amour ou par l'amour, & vos femmes feindront toujours de le méconnoître. Quel contraste ! quel ridicule ! Expliquez-moi de grace, cette bizarrerie. D'ou vient, continuoit-il de me dire, qu'en Europe, & sur-tout

en France; il faut, pour plaire aux femmes, dresser un autel devant elles, brûler perpétuellement un encens qu'elles ne trouvent presque jamais grossier, & de tous leurs défauts faire autant de divinités qu'on adore? Est-ce que tellement vous auriez parmi vous une tradition qui promît aux jolies femmes les apanages de la divinité? Ne se croiroient-elles pas sèchement des déesses de la terre? Quel orgueil quand on leur déplaît! quelle hauteur quand on commence à leur offrir des hommages! quelle vertu quand elles résistent! quel étalage de sentimens nobles & délicats, quand on commence à les ébranler! Non, il n'est rien de si grand, de si fier, de si vertueux en apparence, qu'une femme à qui vous dites, je vous aime, pour la première fois: mais tant sa résistance semble-t-elle lui donner d'empire sur les hommes, autant perd-elle de sa divinité, quand elle cède à leur penchant. L'appareil de vertu, d'insensibilité, de fierté, disparaît: on découvre enfin les combats continuels qu'elle a soufferts pour résister fort peu de jours; on voit que sa foiblesse n'étoit environnée que d'un nuage léger; que, ce nuage dissipé, il ne reste plus qu'une nature aussi foible que celle des hommes, mais plus inconstante, à la vérité, & plus dissimulée: on voit

qu'on doit souvent au hasard l'avantage de plaire aux femmes ; que c'est peut-être en flattant leurs défauts, qu'on les soumet ; que leur vanité se nourrit des hommages les moins sincères ; qu'elles sacrifieroient un amant adoré , à l'orgueil d'être louées par un grand prince , ou par un grand génie ; en un mot , je trouve que vos Françaises méritent d'être aimées ; mais l'adoration ne fait qu'éclairer davantage leur foiblesse. Ah ! que dans nos climats l'amour est bien moins comédien ! Il est parjure en France, cet amour : il atteste à tout moment le ciel & la terre de son excès ; il est excessif dans ses promesses, avare dans ses dons, emporté dans sa colère, injuste dans ses soupçons, humble quand il demande, insolent lorsqu'il a obtenu, dénaturé quand il s'envole, curieux & avide de nouveauté ; car, j'ose le dire , si du fond des terres australes arrivoit à Paris un grand seigneur médiocrement bien fait, on verroit encore des barricades, & vos femmes se feroient la guerre pour le conquérir.

Voilà les réflexions de mon Sauvage, qui me paroissent justes, & qui font sentir à tout homme raisonnable, que ce n'est pas dans le sein de la galanterie qu'il faut chercher le véritable bonheur ; je n'en connois point d'autre sur la terre que la tranquillité : libres & maîtres de notre tems, c'est à la raison de nous éclairer

sur nos plaisirs : qu'elle se tourne toute du côté de notre félicité actuelle, sans perdre aucune de nos vertus : par les progrès de notre raison, nous compterons ceux de notre bonheur. La pièce de vers que je joins à ces réflexions, les rendra plus utiles, en les rendant sans doute plus aimables.

LE NOUVEL ÉLISÉE.

*A M. D E * * *.*

QUI ne connoît ces lieux où l'abondance
 pour jamais établi son séjour,
 où la justice a placé l'innocence,
 où, sans remords, sans soins, sans inconstance,
 on vit en paix dans les bras de l'amour ?
 où le fleuve heureux endort, par son murmure,
 l'ambition, la crainte, les desirs;
 où dans son onde on puise sans mesure
 l'oubli des maux & le goût des plaisirs.
 Ses vrais biens la nature parée
 nous montre aux yeux que des fruits & des fleurs;
 où l'or est banni, la guerre est ignorée;
 où pourroit-on ressentir des malheurs ?
 Mais si ces lieux sont destinés aux sages,
 pourquoi chercher ce qui nous est offert ?
 Ne pénétrer aux ténébreux rivages,
 où nous comme eux, l'Élisée est ouvert.
 Ce ne sont point les plaines fortunées,

Les bois épais, le murmure des eaux ,
Qui font couler nos heureuses années
Dans les douceurs d'un éternel repos.
C'est la raison qui rend les lieux aimables ;
Tout ici-bas lui doit ses agrémens :
Antres obscurs, déserts impraticables ,
Son seul aspect vous a rendu charmans :
Palais des rois, vos cours ambitieuses
Seroient sans elle une affreuse prison :
Repos, transports, heures délicieuses ,
Tous les plaisirs naissent de la raison.

Esprit des dieux, soutien de l'Élisée ,
Sage Minerve , éclaire l'univers ;
Que par tes soins l'ame divinisée ,
Soit insensible aux grandeurs, aux revers :
De la vertu rends-nous la route aisée ;
Et pour jamais fais rentrer dans leurs fers
Les passions, ces filles des enfers.
Quitte un moment les campagnes fleuries
Où le Léthé, sur un char paresseux ,
Nonchalamment erre dans les prairies,
Et de roseaux couronne ses cheveux.
Si tu reviens, la paix & l'innocence
Vont rétablir leurs autels démolis ;
Et confondus par ta seule présence ,
Tous les forfaits, enfans de la licence ,
S'abîmeront dans l'ombre ensevelis.
Du haut du ciel nous reverrons descendre
Les plaisirs purs que goûtoient nos aïeux :
Le dieu des ris qui mourut avec eux ,
Nouveau Phénix , renâîtra de sa cendre ,
Et parmi nous ramènera leurs jeux.

SUR LES PASSIONS. 21

Mais toi, mortel, toi si digne de l'être ,
 esclave bas , né pour avoir un maître ,
 qui n'oserois écouter les desirs
 que dans ton cœur la nature fait naître ,
 toi, l'ennemi , le tyran des plaisirs ,
 veux-tu toujours gémir dans la poussière ,
 verser des pleurs , traîner des fers honteux ?
 Ne te la fin jouir de la lumière ,
 et deviens homme en devenant heureux.
 Mais ce bonheur , ce vain éclat du monde ,
 ressemble aux fleurs qu'enfante le printems ;
 tristes jouets de la parque & du tems ,
 nos plus beaux jours s'écoulent comme l'onde ;
 et l'avenir , tel qu'une mer profonde ,
 sans retour engloutir nos instans.
 triste pensée où l'ame s'abandonne ;
 nous plaifons-nous à grossir nos malheurs ?
 Si le plaisir , vainqueur de nos douleurs ,
 ternissoit l'éclat qui l'environne ;
 les remords ne feroient point les fleurs
 dont en tout tems sa tête se couronne ;
 si l'ennui , qui souvent l'empoisonne ,
 ses beaux yeux n'arrachoit quelques pleurs ;
 Dieu, comme vous , nos ames immortelles
 vivreroient de douceurs éternelles ;
 c'est le plaisir qui vous ouvrit les cieux ;
 par le plaisir nous serions tous des dieux.
 Mais dans les pleurs , sujets à des disgraces ,
 nos bons aïeux ont coulé d'heureux jours :
 que la raison nous guide sur leurs traces ,
 qu'elle-même animant mes discours ,
 fixe à nos yeux avec toutes ses graces ,

Le siècle d'or, ce siècle des amours.
Là, sous les loix de Saturne & de Rhée,
La Paix, Thémis, Flore, Pomone, Astrée,
Avoient fermé le temple de Janus.
J'y vois par-tout la clémence adorée;
Forfaits honteux, vous êtes inconnus;
Triste douleur, vous êtes ignorée.
J'y vois des champs conservés sans combats,
Des bleds sauvés de la faux des soldats.
J'y vois la terre enfanter des miracles,
Et la nature, attentive à nos vœux,
Ouvrir son sein, répandre sans obstacles
Tous les trésors qui rendent l'homme heureux;
Des biens acquis par un travail facile,
Et consumés par un usage utile;
Des fruits pour mets, le printems pour saison;
Des lits de fleurs, un antre pour maison;
Les dieux pour rois, la vertu pour noblesse;
Point d'indigence, encor moins de richesse;
Sincérité, foi, constance, candeur,
Discretion, simplicité, grandeur,
Le monde entier pour commun héritage,
Égalité sans loix & sans partage;
Tels sont les biens qu'on possédoit alors.
Ils reviendront : qu'on chasse de la terre
Cet intérêt qui meut tous nos ressorts,
Qui fait la paix, qui déclare la guerre,
Dont la faveur allume nos transports;
Mais qui bientôt se brisant comme un verre,
Perd les vivans, déshonore les morts,
Ne laisse enfin que de tristes remords,
Et des forfaits punis par le tonnerre.

Qu'il pleure enfin ses temples abattus ,
 Temples impurs où régnoit l'injustice.
 Sauvres en or , & riches en vertus ,
 Offrons aux dieux le pompeux édifice
 De nos palais , & ne retirons plus
 De ces rochers creusés par l'avarice ,
 Des vils trésors qu'y fait naître Plutus :
 Nous reverrons enfin cet Élisée ,
 Peu connu , si chanté dans nos vers.
 L'impiété punie & méprisée
 Se replonge dans l'ombre des enfers
 Oubli des loix , l'erreur autorisée ,
 Et ces écrits captieux & pervers ,
 Qui , par les traits d'une éloquence aisée ,
 Ont ébloui le crédule univers.
 Déjà je vois éteindre le bitume
 Qui nuit & jour embrasoit nos fourneaux ;
 Le fer se rouille , & la pesante enclume
 Se gémit plus sous le poids des marteaux ,
 La paix renaît au sein de la victoire ,
 L'univers la reçoit à grands cris.
 En jouit , nos princes ont la gloire
 D'apprendre aux rois à connoître son prix.
 Mais quels objets frappent mes yeux surpris ?
 Quel dieu conduit les filles de mémoire ?
 Quelle clarté ! quels sons harmonieux !
 L'amour descend modeste & glorieux ;
 En cet amour que révère Amathonte ,
 Les plaisirs sont suivis de la honte ;
 Mais cet amour qu'Isfè peint dans ses yeux ,
 Seul vainqueur , né d'une source pure ,
 Se ranime au sein de la nature ;

Ce dieu charmant qui présente à nos cœurs
Des fers sans poids , & des liens de fleurs ;
Ce sentiment plus actif que la flamme ,
Qui pour jamais unit l'ame avec l'ame ;
L'amour enfin , car son nom le peint mieux
Que tant de traits qui l'offrent à nos yeux.
Vivons , Issé , sous ces heureux auspices ,
Et de nos cœurs offrons-lui les prémices ;
Contre le sort empruntons ses secours,
Si le passé , qui détruit toutes choses ,
Nous a ravi le matin de nos jours ,
L'instant présent fait naître assez de roses ;
Vivons , aimons & jouissons toujours.
Mais si d'un dieu la main impénétrable
Nous écrit au rang des malheureux ,
Sans condamner son dessein adorable ,
Rapprochons-nous de ce rivage affreux
Où le destin farouche , inexorable ,
Dicte aux mortels ses arrêts rigoureux.
Nous y verrons , au gré de la fortune ,
Les flots bruyans s'élever jusqu'aux cieux ,
Et plus cruels que les flots de Neptune ,
Perdre les rois & les amis des dieux.
Nous y verrons le sceptre & la balance ,
Les vains lauriers que la gloire dispense ,
S'évanouir sous ces funestes flots ;
Et dans leur sein , si fécond en orages ,
Nous puiserons la constance des sages ,
Et nous boirons l'oubli de tous nos maux.

RÉFLEXIONS

SUR LA MÉTROMANIE.

LA manie des vers , dont on vient de jouer si heureusement le ridicule , en auroit beaucoup moins, si elle n'étoit devenue une passion presque générale. Les règles de la simple versification sont si faciles & si courtes , qu'il n'est presque personne qui , par paresse , ne s'accommode de ce genre de travail , & dont l'amour-propre ne se flatte d'obtenir en peu de tems les grands honneurs du Parnasse , c'est-à-dire , un peu de fumée que l'orgueil grossit , & que le tems ou la nouveauté dissipent tôt ou tard. Il est difficile d'être jeune , & de vivre à Paris , sans avoir envie de faire des vers. L'opéra , la comédie & les femmes , font plus de poètes que les muses ; mais comme il n'appartient ni au théâtre ni aux belles de donner du génie , il arrive aussi que les seuls poètes dont le nom se conserve , sont ceux qui n'ont eu d'autre maître & d'autre modèle que la nature.

La critique n'a jamais été plus sévère ni plus étendue qu'elle l'est aujourd'hui : il est tout ordinaire dans ce siècle de voir des enfans qui jugent , & qui jugent bien. On a dispensé

la jeunesse du respect servile qu'elle rendoit aux jugemens de l'âge avancé; c'est peut-être une faute; mais il faut avouer qu'elle est souvent heureuse. Nous sommes raisonnables cinq ou six ans plutôt que nous ne l'étions autrefois. Introduits de bonne heure dans le monde, rien ne nous étonne aujourd'hui. La confiance que nous donnent l'expérience & l'usage, fait naître en nous de nouvelles idées, en nous aidant à développer celles que nous avons déjà. La timidité qu'on nourrissoit autrefois en nous jusqu'à vingt-cinq ans, pouvoit avancer intérieurement les progrès de la raison; mais elle s'opposoit sans doute à l'essor de l'esprit, & à ce jeu de l'imagination qui fait qu'on plaît & qu'on invente.

Avouons néanmoins que la liberté qu'on nous donne de bonne heure de penser & de parler hardiment, peut bien contribuer à étendre le nombre des bons critiques; mais aussi elle doit augmenter à l'excès le catalogue nombreux des mauvais poètes. Tous les jeunes gens qui ont de l'esprit, entendent dans le fond de leur cœur une voix flatteuse qui leur dit: Vous avez assez de hardiesse pour chercher des fautes dans le grand Corneille, & assez de goût pour les trouver & les rendre sensibles; la douceur, l'harmonie, le charme séduisant des vers de Racine

ne vous empêchent pas de sentir le petit nombre
 d'expressions foibles & prosaïques qui lui sont
 échappées : vous censurez avec discernement
 les juges même du bon goût : & vous n'oseriez
 entrer dans une carrière dont vous connoissez
 toutes les fleurs & toutes les épines ? Ce raison-
 nement intérieur de l'amour-propre les ébranle,
 les séduit ; & si le hasard fait que , soupant
 avec Voltaire ou Crébillon, ils leur entendent
 réciter des vers , s'ils sont assez heureux pour
 saisir finement leurs graces différentes , & pour
 admirer à propos la force & la pompe qu'ils
 savent répandre dans leurs ouvrages ; voila leurs
 vœux qui se remplissent de projets vastes ; le
 Parnasse les suit ; ils ne voient plus que ses lau-
 riers & sa fontaine immortelle ; le jour même
 ils essayeront leur talent dans un petit madrigal ;
 & d'efforts en efforts, au bout de trois semaines,
 ils auront déjà ébauché douze scènes tra-
 giques. Il suffit , pour les fixer dans une carrière
 où la nature ne les a point appelés, qu'une jeune
 personne laisse tomber sur nos prosélytes des
 regards conduits par le hasard ou par la coquet-
 terie ; elle leur fera prendre à l'instant pour en-
 thousiasme le désordre de leurs sens. Apollon
 & l'Amour feront pour eux les mêmes dieux :
 les vois déjà s'égarer volontairement , se
 passionner de commande, & arborer avec au-

dace l'étendard des muses ; car la poésie a ses Dom Quichottes aussi bien que l'amour. Je ne pense pas que le chevalier de la Manche fût amoureux, ni capable de le devenir. Le siège de ses passions étoit plus dans sa tête que dans son cœur. Que de gens, à son exemple, ayant choisi sans vocation un genre de vie qui leur étoit étranger, se sont affermis par raisonnement dans une entreprise extravagante, & parvenus enfin à se séduire eux-mêmes, ont cherché inutilement le temple de la gloire ! Que d'auteurs se sont enfoncés sans guide dans le sacré vallon, y ont jeûné, veillé pour écrire des élégies insipides à leurs Dulcinées, pour faire dans leurs vers murmurer doucement les ruisseaux, voltiger les zéphirs, soupirer Philomèle, dormir la raison, ennuyer l'amour, affadir l'esprit ; pour renverser quelquefois l'ordre de la nature, prendre, comme le Paladin, des moulins ordinaires pour des géans énormes, & devenir les chevaliers errans du Parnasse ! Mais que retirent-ils de tant de fatigues ? du mépris, des ridicules, quelquefois même des outrages. Ne croyons pas cependant que le vrai talent de la poésie entraîne avec lui toutes les extravagances qui rendent certains versificateurs si ridicules. Je connois des gens qui s'imaginent qu'un poète est l'image d'un corybante en

fureur, ou de la Pythie échevelée; que la dis-
 traction le suit sans cesse; & que, toujours em-
 porté par l'imagination, son esprit n'a ni règle
 ni consistance. Il est vrai que si l'on jugeoit
 messieurs les poètes par la plupart de leurs odes;
 si l'on vouloit y chercher l'image de leur esprit
 & de leurs manières, on ne sauroit jamais les
 croire trop outrés & trop extravagans: car
 qu'est-ce dans le fond que nos grandes odes
 françoises? L'auteur ignore toujours où il est,
 ce qu'il voit, ce qu'il fait, ce qu'il entend; il
 semble que la force de l'enthousiasme l'ait privé
 de tous ses sens; que, près d'expirer, il ne lui
 reste plus que des mouvemens convulsifs. Pein-
 tres sans choix, sans dessein & sans ordre,
 nos tableaux lyriques sont étouffés sous les
 images & sous les ornemens: tous les traits
 en sont excessifs, & les expressions foibles
 ou gigantesques: en un mot, à l'exception de
 quelques ouvrages de ce genre, qui vivront
 éternellement, je ne saurois donner une idée
 plus juste de nos odes héroïques, qu'en les
 comparant à des édifices monstrueux, où tous
 les ordres de l'architecture seroient confondus
 sans distinction, & dont la richesse & le tra-
 vail prouveroient moins la fécondité & l'in-
 dustrie de l'art, que son abus & l'inutilité de
 ses efforts.

« Donnez-moi des nuages enflammés , des
 » vents impétueux , qui , sur leurs ailes agitées ,
 » portent les tempêtes dans les airs : faites
 » succéder au tumulte un silence morne ; que
 » la terre émue se taife ; que l'onde qui fuit
 » s'arrête ; qu'un coup de tonnerre fende cet
 » amas de nuages suspendus au haut des cieux ;
 » à ce signe éclatant , à cette voix , le monde
 » reconnoitra son maître ; & Dieu , content de
 » nos hommages , appellera les zéphirs , fera
 » luire son soleil ; & les montagnes humides
 » dont il avoit entouré son trône , se fondant
 » en rosée , porteront dans le sein de la terre
 » la vie , la fraîcheur & l'abondance. »

Voilà une ode assurément , s'il en fut jamais ;
 aussi m'a-t-il fallu employer tous les élémens ,
 & ne laisser rien dans la nature qui ne con-
 tribuât à la richesse de mes descriptions . Que
 d'ornemens perdus ! & que cet appareil est
 bien inutile ! Cependant à une première lecture ,
 nous admirons des expressions semblables ; c'est
 ce qui fait que je ne trouve rien de si fautif que
 l'admiration . C'est un sentiment qui semble
 profiter de l'étonnement où les grandes figures
 & les mouvemens inattendus jettent notre
 ame pour la forcer d'applaudir à ce qu'elle n'a
 pas encore conçu .

Ne cherchons donc pas l'histoire des poètes

dans leurs ouvrages ; leur gloire y perdrait
sans doute trop : mais assurons-nous que le ridi-
cule naît essentiellement du caractère , & non
pas du talent. Sachons que les grands poètes
ressemblent à la nature : elle est singulière
dans ses opérations & dans sa conduite ; mais
personne n'a dit encore qu'elle fût ridicule ,
ni bizarre. Ainsi , rien ne fait tant de tort aux
enfants d'Apollon , que le malheur d'avoir
des compagnons indignes d'eux. Il est triste
qu'un talent qui ne s'acquiert point , & qui se
développe même avant la raison , semble être
commun aujourd'hui à tous ceux qui pensent.
En vérité , les femmes devroient bien prendre
garde à ne plus louer les mauvais vers qu'on
fait pour elles , & à ne recevoir ni bouquets ,
ni épithalames ; car leurs éloges sont dangereux ;
& tel qui auroit écrit uniment en prose toute sa
vie , fera long-tems des vers , pour avoir été
applaudi sur un sonnet impromptu , ou sur des
stances faites à loisir. Rien d'ailleurs ne seroit
plus utile que de réformer le corps des verfi-
cateurs : ils deviennent par-là même incapa-
bles de tout autre genre d'écrire ; & soit par
air , soit par paresse , eux-mêmes avouent hau-
tement qu'un démon les suit , & que faire des
vers est pour eux une occupation nécessaire.
Quelle le soit , à la bonne heure , pour ceux

qui y réussissent ; mais vous , dont le public ne lit les ouvrages que par humanité , renfermerez-vous constamment tous vos devoirs dans la nécessité où vous êtes sans cesse d'ennuyer vos concitoyens ? Voudrez-vous être toujours cause qu'un art précieux tombe dans le mépris où vous vivez ? Un art estimable , dira-t-on , un art précieux ! Quoi ! la poésie , cette sœur de la satyre , occupera-t-elle une place honorable dans l'état ? Est-ce pour graver sur l'airain des injustices atroces ? Est-ce pour décrier , comme elle l'a fait souvent , le mérite , les graces & la beauté ? Est-ce enfin pour lever un front rebelle contre la religion & contre les loix ? Que répondre à ces exclamations , si ce n'est qu'on ne peut disconvenir que les hommes ne soient méchans , mais que la calomnie , l'audace & l'impiété éclatent en prose comme en vers , & qu'un talent , pour être utile ou pour nuire , suit toujours les penchans de l'ame qui le renferme ? Ainsi , la poésie , cet art de peindre à l'esprit , & de rendre sensible au cœur ce que la nature & le pinceau représentent aux yeux du corps , devient une furie dans le calomniateur , un embrasement dans l'emporté , un poison dans le satyrique ; mais elle n'en est pas moins l'éloge de la vertu , le prix des beaux arts , l'ornement d'un siècle , le

gloir
hom
de l'
est e
le da
ceux
qui ,
roitre
avoit
coule
mon
Le fo
toujo
rayon
voyoi
trainé
la vie
s'imag
la mo
Daph
nous l
une d
de for
trouve
si cha
phe ,
Dieu
sa ten

gloire d'un royaume, l'amusement de l'honnête homme, & le charme de la société Versez de l'eau pure dans deux coupes; l'une des deux est empoisonnée, l'autre ne l'est pas : d'où vient le danger de l'eau? Vient-il du vase? Heureux ceux qui reçurent un talent qui les suit par-tout, qui, dans la solitude & le silence, fait reparaître à leurs yeux tout ce que l'absence leur avoit fait perdre, qui prête un corps & des couleurs à tout ce qui respire, qui donne au monde des habitans que le vulgaire ignore, Le soleil fatigue par sa marche constante; c'est toujours le même feu, ce sont les mêmes rayons. Mais si, comme les poëtes, on le voyoit sur un char, aussi ancien que le monde, trainé par des chevaux immortels qui soufflent la vie & la flamme; si, dans ses éclipses, on s'imaginôit qu'en longs habits de deuil il pleure la mort de Coronis, ou le changement de Daphné; si l'aurore n'étoit pas simplement pour nous la seconde impression du jour; si c'étoit une déesse éplorée, qui gémit, qui se désespère de sortir des bras d'un vieil époux, pour ne trouver qu'un amant endormi : en un mot, si chaque fontaine paroïssoit renfermer une nymphe, si chaque ruisseau sembloit cacher un Dieu, si le moindre petit oranger couvroit de sa tendre écorce une Driade ou un Faune, qu'il

seroit doux aux hommes de voir naître le jour ! qu'il seroit agréable aux belles de le voir finir ! Chimères, dira-t-on, chimères ! Eh ! qu'importe, pourvu que le tems en coule plus rapidement, pourvu que l'ennui n'en arrête pas tristement le cours ? Quelle réalité vaudra une si douce illusion ? C'est elle, c'est cette illusion charmante qui fait croire à plusieurs que les poètes sont infidèles à leurs maîtresses par imagination, & que souvent ils ne sont amoureux qu'en idée. Voici la preuve du contraire ; & c'est par-là que je finis.

L'INCONSTANCE

PARDONNABLE.

ODE ANACRÉONTIQUE.

IRIS, Thémire & Danaë
 Ont en vain reçu mon hommage ;
 N'en doutez point, belle Aglaé,
 Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle si tendrement,
 Mon cœur est si foible & si tendre,
 Que je croyois, même en l'aimant,
 Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un sourire engageant & doux,
 Bientôt m'enflamma pour Thémire ;
 J'ignorois qu'une autre que vous
 Pût aussi finement sourire.

Danaé s'offrit dans le bain :
Qu'on est aveugle quand on aime !
Aux lis répandus sur son sein ,
Je ne crus voir qu'Aglaé même.

Ainsi , dans les plus doux plaisirs ,
Je cédois à vos seules armes ;
Mon cœur n'éprouvoit de desirs
Que par l'image de vos charmes.

Iris , Thémis & Danaé
Ont en vain reçu mon hommage ;
N'en doutez point , belle Aglaé ,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Pour donner une idée moins badine du caractère des poètes , lorsqu'ils sont amoureux , il me prend envie de placer ici le récit d'une aventure certaine , mais dont les circonstances sont si peu vraisemblables , que , quelque opinion qu'on ait de la folie des hommes , je crains bien qu'on ne me reproche d'en faire une peinture trop outrée. J'ose assurer cependant que je prendrai soin d'altérer en plusieurs endroits la vérité , afin de mieux sauver la vraisemblance. Qu'on ne s'attende point de trouver dans cet ouvrage , ni des exemples à suivre , ni des fautes à éviter ; tout y est si étranger à l'ordre commun des choses , que les habitans du Parnasse & ceux des petites-maisons sont , à mon avis , les seuls qui puissent en retirer quelque profit. Ce roman est divisé en quatre soirées.

P R E M I È R E S O I R É E.

C'ÉTOIT au mois de Mai , sur le déclin du jour , que mademoiselle Dest... descendit dans un jardin où le chevalier Dart.... eut envie de la conduire. L'heure étoit dangereuse. Déjà l'étoile de Vénus commençoit à paroître ; & quelques nuages légers répandus sur l'horizon , se laissoient à peine dorer par les derniers rayons du soleil couchant. Un air pur , un berceau , un beau ciel , peu d'obscurité , c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour donner envie d'aimer. Mais si , dans un lieu qui renferméroit tous les pièges que la nature peut nous tendre , lorsqu'elle se présente à nos yeux dans toute sa parure , un poète aimable donnoit la main à une muse charmante ; si , frappés ensemble de la beauté du printems , ils se disoient : Mais quoi ! est-il possible que les saisons & les cœurs puissent avoir des rapports sensibles ? Que les jours se ressemblent peu , & que nous nous ressemblions peu à nous-mêmes ! la terre couverte de neiges , les arbres dépouillés de leurs feuilles , le silence des oiseaux , tout cela ne semble-t-il pas défendred'aimer ? Oui : l'Amour ne vole point sur l'aile des aquilons ; il attend les zéphirs pour se balancer au milieu des airs , & pour

y répandre ce doux poison qui nous enivre. Sans doute que nous étions aussi aimables il y a trois mois ; mais je ne fais quelle froideur se mêloit dans tous nos discours ; il faut bien que nous n'eussions pas encore reçu la permission de nous aimer. Mais aujourd'hui que l'air est rempli du parfum des fleurs , que la terre est parée comme un temple où l'Amour va descendre , il semble qu'il soit arrivé à nos ames ce que nous avons vu se passer sur la surface des eaux , lorsque le premier souffle du printemps commença de la fondre. Nous ne savons quel trouble charmant nous agite , & quelle puissance inconnue nous empêche doucement de résister. Quoi ! le printemps règne, le jour a disparu, nous sommes seuls ; que penser de cette situation ? Ils s'aimeront, dites-vous. Hé, sans doute ! C'est ce qui arriva au chevalier Dart.... & à mademoiselle Dest.... Les sentimens que je viens d'exprimer les saisirent en entrant dans le jardin. A peine avoient-ils marché quelque tems , qu'ils se regardèrent mille fois en poètes & en amans , ils s'arrêtèrent ensuite avec embarras , puis ils se regardèrent encore , baissèrent enfin les yeux ; mais ce qu'il y a de miraculeux dans cet événement , c'est que sans doute, par la force de l'amour, ils tournèrent un moment l'un autour de l'autre,

à-peu-près comme les tourbillons de Descartes. Cette marche extraordinaire finit fort singulièrement : tous deux , comme par inspiration , se jetèrent à genoux , & tous deux furent également étonnés de s'y voir. Dart... rompit le premier un silence si mystérieux. Quoi ! vous êtes à mes pieds , mademoiselle , à mes pieds ! Ignorez-vous que je puis tout-à-l'heure mourir de plaisir sur la trace que les vôtres ont faite sur le sable ? Oui , répondit la muse , avec un rouge charmant qui de son front se répandit sur ses joues , vous avez su me plaire , chevalier , & je n'ai pas balancé de vous adorer : je suis fière , vous ne l'ignorez pas , mais il est bien juste que l'orgueil tombe aux pieds de l'amour & nous avons trop d'esprit pour perdre dans un vain cérémonial , des momens que le plaisir rend chers , & qui s'envolent pour hâter la paresse des amans. Qu'importe après tout à mon cœur que vous ne m'aimiez que depuis un quart-d'heure. Je comprends , par la violence de mes feux , qu'on peut sentir dans une minute tout ce qu'ont éprouvé les anciens Céladons. Oui , reprit vivement le chevalier , une ame sensible fait bien du chemin , & quand on a de l'esprit , il ne faut qu'un moment pour s'aimer à la folie : d'un coup d'oeil on apperçoit dans sa maîtresse tout ce qu'elle

vaut, & l'amour extrême suit toujours une
aussi profonde connoissance ; en un mot, c'est
la sottise des amans & des maîtresses qui
cause la lenteur de l'amour : pour moi, je
crois fermement que tout Cythère a passé dans
mon cœur, & je sens trop combien il m'en
coûteroit de résister au plus fort & au plus
doux de mes penchans. De résister à son pen-
chant, chevalier, y pensez-vous bien ? Est-
ce qu'on résiste ? Comment étouffer des feux
dont la source est tout entière dans le cœur ?
Comment se tromper soi-même, en voulant
se persuader que le vrai bonheur n'est pas où
sont les plaisirs ? Ah ! qu'il est heureux d'être
poète, interrompit l'amant, & que l'imagina-
tion rend l'amour aimable ! Il me semble le
voir descendre dans vos yeux : je jurerois qu'il
les éclaire lui-même de son flambeau ; car je
sens bien que c'est de - là qu'il pénètre au
fond de mon cœur : oui, il est par-tout où
je vous vois, c'est sans doute lui que j'adore
en vous : peut-être même est-ce vous que
j'adore en lui. **A** ces mots la fière Dest....
devint rêveuse un instant ; mais prenant tout-
à-coup son parti : Peut-être ? dit-elle
d'un ton ironique. Décidez-vous, monsieur ;
je vous laisse éclaircir vos doutes : aussi bien
la nuit s'avance ; adieu, je vous quitte pour

jamais. L'orgueil & le dépit l'avoient déjà emportée sur leurs ailes. Le chevalier eut beau crier que rien n'étoit plus clair que son discours, que cette ambiguë prétendue étoit une vraie chimère. Peine inutile, la Nymphé avoit disparu. Dart.... fut contraint de s'en plaindre à tous les astres du firmament, & de gronder la lune, qui ce jour-là étoit fort pâle; mais s'étant assis quelque tems après sur un gazon il y fit des vers, ressource ordinaire des poètes dans le malheur, & ne sortit du jardin qu'après avoir salué l'aurore. Voici quel fut l'ouvrage qui l'occupa toute la nuit.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

TRAITER toujours la vertu d'inhumaine,
 Et malgré moi sentir des feux naissans;
 Voir ma raison toujours plus incertaine,
 Fermer les yeux sur le trouble des sens;
 Unir souvent les ris & la tristesse,
 Mourir cent fois, & revivre en un jour,
 Par les plaisirs connoître enfin l'amour,
 Et n'y trouver que la délicatesse;
 Ranger alors Ismène au rang des dieux,
 Croire à ses pieds être assis sur le trône,
 Voir tous mes biens & mes maux dans ses yeux,
 Être jaloux de l'air qui l'environne;
 Pouvoir l'aimer jusqu'à l'emportement,
 Croire en mourir, & c'est peu de le croire,

Mais, comme ami, sauver toujours la gloire
 de la beauté qu'a désarmé l'amant ;
 la demander à la nuit , à l'aurore ,
 la voir par-tout & la chercher toujours ;
 l'aimer sans cesse , & l'aimer plus encore
 quand la fortune obscurcit ses beaux jours :
 c'est aimer , Ismène , je vous aime ,
 c'est à vous que j'en dois le secret.
 Lorsque l'amour lança son premier trait ,
 moi , je le vis , vous le guidiez vous-même.

SECONDE SOIRÉE.

HÉLAS ! s'écria mademoiselle Dest... en
 veillant , ce pauvre chevalier a passé la
 nuit fort mal à son aise ; il faut qu'il m'aime
 bien pour s'exposer ainsi aux injures de l'air.
 Les vers qu'il m'a envoyés sont charmans ,
 écrit comme les anges. Or , remarquez , je vous
 prie , qu'on fourre les anges par-tout. J'ai eu tort ,
 continuoit-elle , de m'emporter si légèrement ;
 mais aussi comment est - il possible qu'un
 homme d'esprit ignore que les belles veulent
 être louées sans aucune modération ? Les droits
 d'une maîtresse sont encore plus forts ; ainsi , je
 rassemble en moi tous les titres qui peuvent
 justifier les éloges outrés ; car je suis , Dieu
 merci , tout - à - la - fois , fille , maîtresse &
 poète. Ces réflexions achevées , elle prit du
 papier , & écrivit :

Dans ce jardin où je connus l'amour ,
Où tu sentis ses ardeurs par mes charmes ;
Viens , cher amant , m'inspirer à ton tour
Et des plaisirs , & même des alarmes.

Le chevalier ayant reçu ces vers sur
fin du jour , se hâta d'arriver au jardin , où
avoit trouvé la veille tant de bonnes raisons
pour aimer. La jeune Dest.... s'y étoit dé-
rendue ; & , pour ne point perdre de tems , elle
s'étoit assise au bord d'un bassin , où elle exa-
minoit scrupuleusement les défauts de sa coë-
fure , & s'applaudissoit en secret d'avoir en-
core quelques momens à donner à sa toilette.
Après avoir dérangé des boucles qui faisoient
fort bien , & mis deux ou trois mouches su-
numéraires qui lui changèrent en mal la phy-
sionomie , elle troubla de colère l'eau du bassin
& détournant la tête avec précipitation , elle
découvrit le chevalier derrière un myrte , où
depuis une heure il faisoit des réflexions mo-
rales sur le bon esprit des femmes , & plaigno-
intérieurement sa maîtresse de ce qu'elle
déparoit ainsi en s'ajustant : ils furent tous
deux fâchés de se voir. Le chevalier parut
dans l'attitude d'un homme qui a quelque chose
à se reprocher , & qui craint qu'on ne s'en
apperçoive : la nymphe , de son côté , rougit
de dépit d'avoir donné matière à des réflexions

morales. Dart... enfin , pour sortir d'embarras ,
avisa de dire en s'approchant d'elle :

« n'est pas fait pour toi , tu n'en as pas besoin.

Mais comme il s'aperçut que son compli-
ment ne réussissoit pas , partagé entre la crainte
d'avoir déplu , & l'amour extrême qu'il res-
entoit , il se prit à pleurer innocemment. La
Deste... sans savoir pourquoi , en fit de
même ; & Dart... plus vivement touché encore
s'écria tristement : Quoi ! vous pleurez , ma
Dessée ! je voudrois , au prix de tout mon sang ,
arrêter la moindre de vos larmes ! Hé ! que
ne sommes-nous au tems des métamorphoses !
ces dieux me changeroient tout-à-l'heure en
leur ; vos larmes seroient pour moi des larmes
de l'Aurore , elles me donneroient la vie &
la beauté , peut-être que je couronnerois vos
cheveux , ou que je passerois sur votre sein le
seul jour que j'aurois à vivre. Que je suis mal-
heureuse , mon cher chevalier , dit mademoi-
selle Deste... , d'avoir douté un seul moment de
votre amour ! vous avez soupçonné peut-être
que l'orgueil étoit mon vice favori. Ah ! pen-
sez mieux de mon cœur , une passion plus
digne l'avoit alarmé ; plus je vous aime , plus
je crois être en droit de vous plaire : plus
vous m'aimez ; & plus je dois compter que
vous ne me balance dans votre esprit. Oui , si

vous me voyez telle que je suis, n'en doute point, chevalier, je ne suis pas aimée; l'illusion suit toujours les véritables amans. Jurez-moi donc, pour me rassurer, que tout ce que j'ai de joli vous paroît beau, que tout ce que j'ai de médiocre vous semble joli, & que mes défauts ne sont que des ombres légères, où mes graces vont se cacher. Oui, je le jure & mon serment part du fond du cœur; mais après tout, ajouta Dart..., qu'est-il besoin de le jurer? Si vous n'étiez pas à mes yeux le chef-d'œuvre de la nature, je ne serois point à vos genoux le modèle de l'amour. Je le connois cet amour, c'est le plus grand de tous les plaisirs lorsqu'il est violent: c'est la plus sotte de toutes les occupations lorsqu'il est médiocre. Oui, je préfère la douceur de pleurer à vos pieds, à tout ce qu'on appelle plaisir, ma chère Dest.... Le vulgaire des amans ne pleure point, c'est un raffinement de volupté dont l'amour leur a fait un secret; mais, de grace, épargnez-moi vos froideurs, sûre de mon ame, que pouvez-vous craindre? Sûre de ton ame, interrompit-elle, oui dans le moment qui s'écoule, mais celui qui te suit ne me l'enlèvera-t-il point? Quand on ne fait pas craindre, ingrat, on ne fait pas aimer. Il faudroit, pour me rassurer, que no-

mes fussent à découvert, que les corps qui les
 emprisonnent, changés tout-à-coup en une va-
 leur brillante, se laissassent pénétrer par les re-
 gards; alors je verrois si tu es sincère, & j'espé-
 rois du moins qu'en connoissant mon ame en-
 tière, tu pourrois apprendre enfin à m'aimer. A
 ces mots, le chevalier fit un éclat de rire: quoi!
 mademoiselle, lui dit-il en badinant, vous
 voudriez que nos corps ne fussent qu'une ombre
 transparente. Y pensez-vous? vos charmes n'au-
 roient plus aucune solidité, & la vie ne seroit
 qu'un songe. Avouez du moins, chevalier,
 reprit-elle en riant à son tour, que l'amour &
 le plaisir ne perdroient rien à ce songe; nos ames
 forceroient leur prison, & peut-être qu'elles
 uniroient éternellement l'une à l'autre... Mais
 quoi! cher amant, déjà la nuit nous sépare?
 que le tems passe vite, quand l'amour lui prête
 des ailes! Déjà je ne vois plus ton image, parle-
 moi; qu'au son de ta voix chérie je reconnoisse
 mon bonheur. Je crains de te perdre dans les
 ombres; est-il bien vrai que la fable n'est qu'une
 chimère. N'est-il plus de nymphes sous les eaux?
 elles profiteroient de l'obscurité pour t'enlever;
 mais vaux sans doute mieux que cet Hylas qu'elles
 virent à Hercule: je suis jalouse enfin de
 toute la nature. Hé! que peut craindre la
 nature aimée de toutes les graces, dit le chevalier?

ses chaînes sont des plaisirs : qui pourroit je
 mais les rompre ou les éviter ? Mais à propos
 de plaisir, muse adorable, je me souviens d'en
 avoir décrit le temple autrefois : si je vous avois
 aimée alors, la peinture en seroit plus touchante
 & plus vive. N'importe ; dit-elle, je serai bien
 aise de vous entendre, puisque je ne puis plus
 vous voir. Dart.... lui donna la main & lui
 de mémoire.

LE TEMPLE DU PLAISIR.

PLAISIR si souvent appelé
 Par les brillans accès d'une aimable folie ,
 Plaisir si souvent exilé
 Par les sombres vapeurs de la mélancolie ,
 Venez , offrez-vous à mes yeux ;
 Écartez le bandeau qui vous fait méconnoître ;
 Découvrez ce front radieux ,
 Où les jeux voltigeans , où les ris semblent naître ,
 Et d'où l'amour fait disparaître
 La fierté gênante des dieux.
 On m'écoute , on reçoit mes vœux & ma prière
 Un char d'azur m'emporte dans les airs ;
 Il trace dans son vol un sillon de lumière ,
 Et descend comme un trait au milieu des déserts.
 Dieux ! sous un toit couronné de bruyère ,
 Ce grand moteur de l'univers ,
 Le plaisir qui peut seul remplir notre ame entière ,
 Me montre en souriant un lit couvert de lierre ,
 Où repose avec lui l'aimable oisiveté ;

Séjour a
 De mon
 Monarqu
 Il
 Telle est
 Son scep
 En
 D
 A
 Sans dout
 L'
 « Oui, je
 » De ton
 »
 Tu parle
 En vain
 Ton esp
 On trou
 Mais qu
 Plus le
 Tome I.

SUR LA MÉTROMANIE. 49

Un ruisseau coule à son côté ,
Et les jonquilles qu'il arrose
Conservent la vivacité
D'une fleur fraîchement éclosé.
Près de son canal argenté ,
Un oranger touffu s'oppose
Aux feux dévorans de l'été :
Sous son feuillage respecté
L'amour endormi se repose ,
Et par ses charmes arrêté ,
Le volage zéphir s'expose
A perdre encor sa liberté.

Séjour aimé des dieux , où le plaisir dispose
De mon cœur , de mes vœux & de ma liberté ,
Monarque complaisant , souverain sans fierté
Il me permet tout ce que j'ose.
Telle est du doux plaisir l'aimable autorité ;
Son sceptre est un bouquet , sa couronne une rose ,
Et ses loix sont ma volonté.
Dieu charmant , je vous vois sourire
Au dernier trait de ce tableau.

Sans doute je rends mal les transports que m'inspire
L'aspect de ce séjour nouveau.

« Oui , je ris de te voir en rimes redoublées ,
» De ton cerveau brûlant consumer tout le feu :
» Dans tes peintures dérégées ,
» Tu parles du plaisir toujours trop ou trop peu.
» En vain assembles-tu mesure sur mesure ;
» Ton esprit échauffé s'épuise vainement :
» On trouve des couleurs pour peindre la nature ;
» Mais quel heureux pinceau trace le sentiment !
» Plus le plaisir est simple , & plus tu devois craindre

- » D'affoiblir ses vives ardeurs :
- » Le chercher, c'est le fuir ; le sentir, c'est le peindre ;
- » C'est en mériter les faveurs.
- » Tu me vois entouré de campagnes fleuries ;
- » Au milieu des bergers j'établis mon séjour ;
- » Je foule l'émail des prairies ,
- » Rival & frère de l'amour ,
- » J'inspire comme lui de douces reveries.
- » Le silence des bois , la fraîcheur d'un beau jour ,
- » Plaissent plus à mes yeux que l'or des galeries
- » D'une tumultueuse cour.
- » Les jeux & l'agrément naquirent sous mon aile
- » Semblable à l'onde d'un ruisseau ,
- » Qui par l'heureux secours de sa source fidelle ,
- » Dans sa fuite se renouvelle ,
- » Sur un sujet toujours nouveau
- » Le dieu de l'enjouement m'appelle :
- » Dans mes discours légers la saillie étincelle :
- » Et plus badin que les zéphirs ,
- » Ce n'est pas la fleur la plus belle ,
- » Mais c'est toujours la plus nouvelle ,
- » Qui cause mes derniers soupirs.
- » Mortel , si tu veux me connoître ,
- » Vole auprès d'Aglaé ; ses yeux me feront naître :
- » Quelquefois au sein des amours
- » Elle amuse mon inconstance ;
- » Mais l'on me trouvera toujours
- » Entre l'esprit & l'innocence. »

En vérité , chevalier , dit la jeune Dest.
Je suis fâchée de n'avoir qu'une ame , ce n'

pas a
n'y p
vous
mon
vous
Muse
vous
j'ai pa
me l'a
heur.
voient
que les
tête d
de réf
est an
peut-ê
grand'
deux s

TA

U
N
Val for
passa d
conte la
fâché ,
& de le

pas assez pour vous. Mais que dis-je? vous n'y perdez rien; mon esprit sent tout ce que vous valez, & mon cœur aime tout ce que mon esprit a trouvé d'aimable en vous: je vous jure qu'ils sont tous deux bien occupés. Muse charmante, déesse des vers & de l'amour, vous m'enivrez de joie. Dieux! vous m'aimez; j'ai passé la journée sans vous déplaire. On me l'avoit toujours dit, j'étois né pour le bonheur. Ainsi se séparèrent deux amans qui devoient bientôt ne plus s'aimer; tant il est vrai que les extrêmes se touchent toujours dans la tête des poètes. Je laisse aux lecteurs le soin de réfléchir sur leurs aventures. Le fond en est ancien, la tournure en est neuve; mais peut-être que l'un & l'autre ne valent pas grand'chose. Heureusement il ne reste plus que deux soirées à passer.

TROISIÈME SOIRÉE.

UNE lettre du chevalier Dart.... à Milord Val son ami, me dispense d'écrire ce qui se passa dans les deux dernières soirées: il y raconte la fin de ses aventures; on ne sera pas fâché, sans doute, de l'entendre lui-même, & de le voir peint dans son propre ouvrage.

L E T T R E
DU CHEVALIER DART.....

A M I L O R D V A L.

Vous voulez favoir, milord, la fin de mon roman, c'est compter sur mon amitié, & sur la nécessité où je suis depuis long-tems de vouloir tout ce que vous desirez. S'il est nouveau d'être l'historien de ses propres folies, il ne l'est pas moins d'avoir un ami à qui on ne rougisse pas de les raconter; plus il en coûte à mon amour-propre, plus le sacrifice doit vous flatter, & c'est, je crois, vous marquer assez d'estime, que de ne pas craindre de vous dévoiler les faiblesses d'un cœur dont vous chérissiez les vertus. Voilà une espèce d'éloge tout nouveau, & qui vaut bien la peine que vous le receviez avec plaisir. Ce préambule fini, je vais tout de suite vous raconter ce que vous ignorez encore de mon aventure avec cette folle que j'ai tant aimée. Je vous disois hier, dans quel enchantement m'avoit laissé la seconde entrevue que j'eus avec elle : de peur de tomber dans la répétition, je vous fais grace de tous les différens mouvemens dont je fus agité jusqu'au lendemain. Ces sortes de situations sont peintes par-tout, & je n'ai ni le loisir, ni la volonté de vous dire

ce que tout le monde fait. Mais que les jours se ressembloient peu , mon cher milord , & que les présages sont incertains ! Qu'on me dise après cela que les songes sont les ministres des dieux & de la vérité ; j'en eus dix mille qui me promettoient un bonheur durable ; Atys en est moins entouré à l'opéra ; & si vous en exceptez le dernier de tous , où je vis Vénus , la foudre à la main , tous les autres n'annonçoient que les ris & les amours. L'impatience où j'étois de revoir ma déesse , fit bientôt envoler le sommeil & les songes ; j'arrivai avec le jour dans le jardin où je l'avois trouvée si belle ; je m'aperçus que les fleurs étoient aussi fraîches & aussi belles que les jours précédens ; je ne remarquai point que les fontaines eussent changé de cours , je n'en vis aucune remonter vers sa source , ni murmurer plus tristement , tout m'y parut à l'ordinaire , rien n'y blessa mes yeux , rien n'y troubla mon cœur : mais voici l'événement le plus singulier de ma vie , & qui caractérise bien l'espèce de folie qu'on reproche aux poètes. Premièrement , milord , l'ivresse de la passion me fit oublier absolument qu'il est d'usage dans le monde de dîner le matin & de souper le soir. Jusque-là mon aventure ressemble à beaucoup d'autres ; car vous n'ignorez pas que les héros de roman ne mangent point ,

ou du moins si peu, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Ce que je vais vous dire est plus merveilleux. Vous savez qu'il est permis en poésie de donner une âme aux êtres les plus inanimés, & des couleurs aux choses les plus insensibles; ainsi par l'usage de la fable on embellit la vérité même : cette maxime est fondée sur une tradition constante, qui nous apprend qu'un jour la fable & la vérité étoient en dispute; la raison fut appelée pour la décider. Il étoit question entr'elles de beauté; car c'est la grande querelle des déesses & des mortelles. La vérité parla la première en ces termes : Une preuve que je suis plus belle que vous, ô fable, c'est que je n'ai jamais craint de paroître toute nue. La pudeur est mon voile, mes charmes sont ma parure. Simple & innocente, je ne persuade qu'en faveur de la vertu. Je suis fille des dieux, âme des vrais plaisirs, objet naturel de tout ce qui pense; & vous, enfant malheureux de l'illusion & du mensonge, votre beauté n'est qu'un fard imposteur, & vos plaisirs qu'un songe qui s'envole. La fable répliqua avec audace : O vérité, tous les hommes craignent de vous entendre : il est vrai que chaque peuple s'imagine être éclairé de votre flambeau; mais vous êtes si difficile à pénétrer, que vous échappez même aux yeux de la raison. J'avoue que vous avez

une b
assez c
de ces
mes ch
avotiez
suis pa
& je
la rais
La fab
nemen
nouoit
la viva
cœurs
rouge
raison,
tien gr
lument
pour la
toujour
sans ori
mais el
de me
& vive
deux. A
quelque
la fable
aimable
longue

une beauté mâle & durable ; mais c'est dire assez clairement , je pense , que v^{ous} manquez de ces graces fines & touchantes , qui rendent mes charmes si intéressans : en un mot , vous avouez que je l'emporte sur vous lorsque je suis parée ; ma victoire sera donc complète , & je vais faire un assaut général avec vous : la raison notre juge n'en sera point alarmée. La fable commençoit à se dépouiller de ses ornemens aimables , mais à mesure qu'elle dénouoit un ruban , elle faisoit envoler une grace , la vivacité & la physionomie , ces reines de nos cœurs , disparurent avec les mouches & le rouge , en un mot elle alloit s'enlaidir , si la raison , qui jusqu'alors avoit conservé le maintien grave d'un juge , ne se fût opposée absolument à cette imprudence. Vous êtes faite pour la parure , lui dit-elle , & vous aurez toujours l'avantage d'en servir. La vérité plaît sans ornemens aux esprits dont j'ai la conduite ; mais elle est trop austère pour ceux qui refusent de me suivre ; ainsi ne vous brouillez point , & vivez ensemble , vous y gagnerez toutes deux. A l'instant elle les fit approcher ; après quelque résistance enfin , elles s'embrassèrent ; la fable en devint plus belle , & la vérité plus aimable. Cette digression vous paroît un peu longue , milord , mais la voilà heureusement

finie. Je vous disois donc qu'on n'est point surpris que tout soit personnifié dans la poésie, parce qu'on n'imagine pas qu'un poète croie voir réellement voltiger les zéphirs, qu'il pense entendre parler les arbres & les rochers, voir nager les Naiades sous les eaux, & cent autres extravagances pareilles. Cependant, milord, j'en crus appercevoir mille fois davantage; je me laissai surprendre à une rêverie si douce & si charmante, que mon imagination s'échauffant de plus en plus, la terre commença à changer de face à mes yeux; l'air me parut en un instant rempli d'une infinité de génies bleucélestes, qui sembloient être tout occupés de différentes réflexions. Les uns rampoient tristement sur cette matière fine & subtile, qui compose l'air que nous respirons, tandis que d'autres voloient sur des chars superbes. J'admirai cette différence, & je m'avisai de conclure que ces génies pourroient bien avoir les mêmes mœurs que les hommes. En effet, je vis un instant après quatre phaétons de nacre, tirés par des chevaux aurore: ces quatre chars se précipitoient au travers d'une multitude de sylphes que je distinguois à peine; la foule des génies trembloit devant eux, quelques-uns même plus malheureux, étoient écrasés sous les roues; cependant les conducteurs n'en alloient pas plus

lenter
rose
brune
tout c
soit v
aux p
lation
quelq
cheva
que to
déliés
du vu
les au
la cho
à deu
respira
débris
descen
morte
ternati
point
sylphes
dans u
quette
des gé
fité m
comm
cueil c

lentement, une calèche de crystal, couleur de rose, s'avance alors vers moi. Je vis une petite brune qui rioit de toutes ses forces de causer tout ce désordre; de tems en tems elle se baïsoit vers la portière, pour faire des agaceries aux petits-mâîtres qui la suivoient; leur émulation me fit trembler, car à tout moment quelque sylphe étoit écrasé sous les pieds des chevaux. Avant d'aller plus loin, remarquez que tous ces objets me paroïssent extrêmement déliés & d'une figure imperceptible aux yeux du vulgaire. Enfin le char le plus léger gagna les autres de vitesse. Il atteignit la calèche, & la choqua si imprudemment, qu'elle fut brisée à deux doigts de ma bouche; en sorte qu'en respirant, j'avalais & la jeune sylphide, & les débris de son équipage. La petite déesse aérienne descendit au fond de ma poitrine avec une frayeur mortelle; je vis alors régner une grande consternation sur tous les visages, & je ne doutois point qu'il ne passât pour constant parmi les sylphes, que la belle brune avoit été précipitée dans un gouffre pour servir d'exemple aux coquettes outrées; il me parut même que la foule des génies s'approchoit de moi avec une curiosité mêlée de quelque frayeur, à-peu-près comme des matelots pourroient considérer l'écueil où ils auroient échoué. Mais je rendis bien-

tôt le calme au peuple bleu ; car, par l'action naturelle de mes poumons, la belle ressortit de l'abîme où elle étoit tombée, & trouva son salut dans ce qui avoit causé sa perte. Le plus zélé de ses amans la fit remonter sur un char pompeux, & qui, en vérité, étoit plus gros que trois ou quatre têtes d'épingles jointes ensemble. Les sylphes applaudirent & crièrent au miracle. Je ne doute point que lorsque la déesse eut repris ses esprits, elle ne racontât bien des merveilles de la construction du corps humain. On pourroit conclure de cet événement, que les différentes espèces d'êtres peuvent être dangereuses les unes pour les autres, & que la respiration des hommes est, par rapport aux sylphes, ce que le souffle des enfans d'Eole est à notre égard. Ennuyé à la fin des génies élémentaires, & impatient de voir arriver ma maîtresse, je fus me reposer dans un des salons qui donne sur le jardin ; le premier s'appelle le cabinet des dieux, & l'autre le cabinet des déesses : je donnai la préférence aux immortelles. Après avoir admiré quelque tems les ouvrages curieux du Praxitèle de nos jours, je m'arrêtai sur la statue de Vénus sortant du bain, qui est un peu écartée des autres. Au bout d'un moment de rêverie, je m'avisai de lui parler ainsi : Puisque je suis seul avec vous,

perm
les
les a
est la
l'Aur
mais
la pu
rure,
charm
& les
autres
n'être
drois
Junon
vous,
seul ve
est bie
mépris
qu'elle
ne som
divinit
vous c
chent
devoirs
c'est la
mortell
erez pa
maîtres

permettez, déesse, que je vous rappelle tous
 les avantages que la beauté vous donne sur
 les autres immortelles. Il est vrai que Junon
 est la plus puissante, Minerve la plus sage,
 l'Aurore la plus fraîche, Iris la mieux parée;
 mais que sont, aux yeux même de ces déesses,
 la puissance, la sagesse, la fraîcheur & la pa-
 rure, si on les compare à la beauté? C'est aux
 charmes que le beau sexe aspire: les déesses
 & les mortelles ne cherchent avec ardeur les
 autres prérogatives, que pour se dépiquer de
 n'être pas assez belles ou assez aimables. Je vou-
 drois bien, à votre place, jouir du chagrin de
 Junon, quand elle se tue de répéter devant
 vous, que la grandeur de la naissance est le
 seul véritable avantage des dieux; je crois qu'il
 est bien plaisant de l'entendre parler avec un
 mépris souverain des déesses subalternes, lorf-
 qu'elle dit, nous autres habitantes de l'Olympe
 ne sommes pas faites pour vivre avec les petites
 divinités. Mais il n'est pas moins réjouissant pour
 vous de savoir que Minerve & Diane prê-
 chent continuellement la jeune Hébé sur les
 devoirs du mariage. Croyez-nous, disent-elles,
 c'est la raison qui fait les déesses: laissez aux
 mortelles les agaceries & le manège, vous évi-
 terez par-là les mauvais discours des dieux petits-
 maîtres; car c'est la coquetterie de nos jeunes

immortelles qui fait fondre dans l'Olympe ce déluge de couplet qui l'inonde aujourd'hui. Je crois qu'Hébé doit être bien fatiguée de leurs sermons ; & vous savez , déesse , comment elle les met à profit. Je ne doute pas non plus que les divins maris de l'empirée ne vous jurent tous qu'ils n'ont jamais aimé leurs divines femmes. Le vieux Nérée , le sombre Pluton , ne vous offrent-ils pas quelquefois des présens ? Car c'est la ressource des amans ridicules. Vous devez bien rire de leur voir étaler la galanterie de la vieille cour de Saturne ; mais de tous les plaisirs que vous goûtez dans l'Olympe , je n'en vois pas de plus piquant que celui de désespérer sans cesse cette foule de jeunes zéphirs qui vous obsèdent. Quelle comédie de les voir vous lorgner avec art , & vous sourire avec méthode ! Qu'il est plaisant de les trouver cent fois le jour à vos pieds , vous baisant les mains avec fureur , & vous appelant inhumaine sans savoir pourquoi ! Qu'il est risible de les voir devenir mutins tout-à-coup , vous arracher votre éventail , vous en frapper légèrement , vous quitter brusquement , revenir promptement , vous regarder dédaigneusement , vous parler follement , chanter nonchalamment , siffler outrément , & par vengeance louer leurs graces , & se mirer délicieusement dans les

plumes de leurs ailes ! Enfin , déesse , je ne finirois jamais , si je voulois compter tous les plaisirs que l'avantage d'être belle vous donne ; j'en crois le nombre aussi grand que celui de vos charmes.

Vous vous étonnez , sans doute , qu'on puisse avoir une conversation aussi longue avec une statue : vous le ferez encore davantage , quand je vous dirai que je sentis en ce moment que rien de ce qui est beau n'est inanimé , & que le bronze & la toile , quand l'art les métamorphose , ont , par le secours de l'illusion , autant de pouvoir sur nos ames que la réalité même. Pendant ce discours , mademoiselle Dest.... avoit eu le tems d'arriver , sans bruit , derrière moi : elle écouta paisiblement jusqu'à la fin ; mais aux dernières paroles que je prononçai , je me sentis frapper sur l'épaule. Ce coup , quoique très-léger , fut pour moi un vrai coup de foudre ; car en me détournant j'aperçus la jalousie personnifiée , qui me regardoit avec des yeux où la fierté empêchoit la fureur d'éclater. Allez , me dit-elle , je ne croyois pas qu'il y eût encore au monde des Pigmalions , ni qu'on pût me sacrifier à une statue ; je vous rends vos sermens ; ils me déshonorent : épargnez-moi pour jamais l'horreur de vous voir ; je vous conseille

pourtant de ne pas oublier une pareille conquête , & d'adorer qui fait vous plaire. A ces mots , la colère , le dépit , la rage , & toutes les passions ensemble l'emportèrent loin de moi. Je restai un moment aussi immobile que Vénus l'étoit sur son piédestal. Peu à peu cependant je sentis revenir la souplesse de mes nerfs ; je ne me remuai pourtant encore que par ressort : enfin , parvenu à sortir de ma place , j'emportai chez moi un fond inépuisable de réflexions. Demain, milord, je vous conduirai au dénouement d'une aventure qui m'a paru durer plus de six mois , par les différens genres de transports, de tourmens, de projets, de combats , qui tour à tour remplirent & déchirèrent mon ame. Adieu, milord, fuyez l'amour.

QUATRIEME SOIRÉE.

ON ne connoît jamais si bien l'amour mon cher milord, que lorsqu'on en ressent les peines. Elles ont un caractère distinctif, qui empêche qu'on ne les confonde avec toutes les autres afflictions. Il n'en est pas toujours de même des plaisirs de ce dieu ; ils ressemblent à tous ceux qui piquent vivement nos sens , & qui enivrent notre ame sans la rassasier. L'in

pression de la douleur causée par l'amour est plus profonde ; il semble qu'il s'appuie sur le trait qu'il a enfoncé dans le cœur , & qu'il veuille ajouter un poids insupportable aux douleurs aiguës qu'il fait souffrir. Au contraire , ce n'est qu'en voltigeant autour de nous qu'il nous couronne de ses roses , & qu'il souffle dans nos ames une étincelle de la joie qui brille dans ses yeux : vous devinez , sans doute , où aboutit ma réflexion. La fuite de mademoiselle Dest... me laissa dans un abîme affreux ; je ne voyois aucun jour pour en sortir ; la statue de Vénus me suivoit par-tout , & sembloit me reprocher amèrement ma foiblesse : quelque léger que fût mon crime , mes remords me le faisoient paroître énorme : l'amour m'accusoit au fond du cœur ; je me déchirois moi-même par mes réflexions , & je n'espérois trouver de secours que dans les bras du désespoir.

C'est dans cette funeste situation que je reçus une lettre de ma cruelle maîtresse. Je crus mourir en la décachetant ; mon ame se partagea vivement entre la crainte & l'espérance , que je me peina à résister à la violence des mouvements dont je fus agité ; mais ce trouble ne dura guère , & je retombai bientôt dans la mélancolie la plus noire ; c'est ce qui me fait penser que l'amour pourroit bien être une ma-

ladié contagieuse, dont les suites & les symptômes sont plus ou moins funestes, selon la différence des tempéramens & des humeurs. Voici mot à mot la lettre que je reçus.

L E T T R E

DE MADEMOISELLE DEST...

AU CHEVALIER DART...

OUBLIEZ à jamais mon nom, mes traits & sur-tout ma foiblesse; que rien ne rappelle mon image dans un cœur où j'ai été méprisée; n'ayez pas l'audace de penser à moi; ne me déshonorez plus en m'offrant les restes d'une passion mal éteinte: ce n'est pas votre affreuse inconstance qui me désespère; elle ne sera jamais aussi entière que je le desiré; c'est la crainte d'être encore aimée, c'est la honte de régner sur votre ame, qui rendent ma vie malheureuse. Jour affreux où j'ai connu le plus perfide de tous les hommes! Moment fatal à ma gloire & à mon repos, où j'ai pu assez estimer son cœur pour desirer de le posséder seule! Quelle erreur m'a séduite, quelle furie a fasciné mes yeux! Je crois le crime inévitable, puisque j'ai pu me défendre de vous aimer. Un enchantement affreux de causes ignorées, m'a

l'usage de la raison & l'exercice de ma liberté ;
 mais non , j'ai creusé moi-même l'abîme où
 je suis tombée , j'ai ajouté foi à vos yeux im-
 posteurs , à cette physionomie où toutes les
 vertus sembloient se peindre ; j'ai pensé aveu-
 glément que tout ce qui paroissoit aimable , pou-
 voit être aimé. Malheureuse ! je n'ai pu résis-
 ter à mon penchant ; je vous ai cru tendre &
 vertueux. Eh ! comment ne pas croire ce qu'on
 desire si ardemment ? Toute ma fierté est tom-
 bée devant vous ; je voulois résister , & je ne
 pouvois que vous aimer ; je me perdois dans
 l'éclat de vos yeux , & j'enivrois moi-même
 ma raison ; je l'endormois , de peur d'entendre
 ses reproches ; mais vous l'avez réveillée , in-
 grat : elle crie aujourd'hui , elle vous accuse ,
 ou plutôt elle m'accable moi-même. Qu'elle me
 laisse , cette funeste raison , goûter un instant
 l'espoir de la vengeance. Quoi ! je n'ai pu tenir
 sans ton cœur contre une image inanimée ?
 Le marbre m'a enlevé mon amant : une statue
 est ma rivale ? Tu m'as donc trompée , quand
 tu me parlois de mes charmes ? Je n'avois sans
 doute aucun droit de te plaire. Quoi ! je n'étois
 pas digne de te fixer ? Mais l'orgueil ne me
 fait-il point illusion ? Ce que tu aimes ne l'em-
 porte-t-il pas sur ce que tu as aimé ? Infor-
 tunée que je suis ! c'est la beauté même qui

combat contre moi , c'est la mère des graces qui me dispute un cœur ; mais le marbre le plus froid & le plus insensible a-t-il quelque pouvoir sur l'ame des amans ? Hélas ! c'est le marbre même que je crains ; il ne change point, sa beauté est toujours la même ; le tems n'imprime aucunes rides sur le front des statues ; leur jeunesse est éternelle, leurs charmes piquent toujours , & le silence qu'elles gardent assure pour jamais leurs conquêtes. Oui , je n'aurois point craint la plus aimable des mortelles ; ses discours imposteurs, la fausseté de ses sermens, l'inégalité de sa conduite , auroient pu détruire l'ouvrage de ses yeux ; mais Vénus en silence alarme plus mon cœur , que si , brillante & parée , elle te faisoit succéder à Adonis. Tu vois que je te découvre toutes les blessures de mon cœur , que je les fais saigner devant toi ; c'est te dire assez que je déteste les hommages que tu pourrois me rendre, puisque je t'avoue que je souffre. Sois sûr que tu ne saurois me guérir & que je mourrois de désespoir de t'avouer ma foiblesse , si je pouvois en avoir encore pour toi.

Tout autre qu'un poëte & qu'un amant auroit cru , sur une pareille lettre , mademoiselle Dest.... plus passionnée que jamais ; mais je vis dans ses expressions que ce qu'elle croyoit

voir elle-même. Les véritables amans sont toujours trop crédules. Une maîtresse écrit des injures, sans songer que son cœur les dément : son amant y est sensible, sans s'imaginer que son amour en est le véritable auteur. Je croyois d'ailleurs la fierté de la Dest.... si bien établie, qu'il ne me vint pas même dans l'idée qu'elle pût jamais me pardonner. Ainsi mon ame s'abandonna tout entière au désespoir, & j'écrivis sur-le-champ ce que vous allez lire.

L E T T R E

DU CHEVALIER DART.....

A MADEMOISELLE DEST....

UN crime imaginaire m'ôte pour jamais, Mademoiselle, le seul bien que je desirois : je renonce sans regret à une vie languissante, où je ne pouvois même jouir des illusions de l'espérance. La mort n'est affreuse que pour les heureux ; il est triste de la voir fendre brusquement la foule des plaisirs qui nous environnent, & faire ainsi un passage jusqu'à nous : mais quand la douleur a pris place dans notre ame, quand elle en fait sa demeure éternelle, croyez-vous que la vie soit un bien, & qu'on aime la conserver ? Vivre heureux, ou mourir,

voilà la maxime des cœurs sensibles : vous verrez dans peu si je ne saurai pas l'autoriser par mon exemple.

Les lettres sont d'un grand soulagement en amour ; il semble qu'on se délivre , en écrivant , du fardeau qui nous accabloit ; c'est le silence qui nourrit les douleurs : il faut se plaindre , il faut gémir pour souffrir moins & quand on a intéressé toute la nature à partager ses peines , il semble qu'on sorte d'une solitude affreuse où la douleur nous retenoit tout y étoit muet pour nous , tant que nous nous sommes tus ; mais au moindre soupire à la moindre plainte , nous croyons que tout s'empresse à nous écouter , que les objets les plus insensibles s'animent , & que la nature entière concourt à plaindre & à soulager nos malheurs. Ainsi vous qui avez perdu ce que vous aimez , écrivez , parlez , plaignez-vous mais à qui ? à votre maîtresse , si elle vit ; à son ombre , si les dieux vous l'ont enlevée ; aux rochers , aux arbres , à votre chien , à votre chat , n'importe , il y va de votre bonheur. Le petit billet que je venois d'écrire m'avoit beaucoup soulagé , & le serment que j'avois fait à ma maîtresse de mourir pour elle , sembloit m'avoir rendu le goût de la vie & l'usage des plaisirs. C'est dans cette disposition qu'un mo-

remment inconnu de curiosité me conduisit dans
 le salon des dieux ; j'espérai qu'il me feroit
 plus favorable que celui des déesses. Mais quelle
 fut ma surprise ! je découvris , à travers une
 porte vitrée , Dest... qui étoit montée sur le
 char d'Apollon sortant des mers , & qui lui
 disputoit la gloire d'éclairer le monde. J'eus
 peine à m'empêcher de rire ; mais je réfléchis
 sur mon aventure avec la statue de Vénus ,
 & j'augurai que celle d'Apollon pourroit bien
 avoir produit le même effet. Cependant je me
 cachai le mieux que je pus , afin de ne rien
 perdre de cette scène. Vous croirez sans doute ,
 milord , que je vous raconte des songes. Made-
 moiselle Dest.... cette fière beauté qui m'avoit
 tant reproché mon amour pour Vénus , alloit
 avoir une conférence avec Apollon , & voici
 quels en étoient les propos. Quand on est jolie ,
 quand on a de l'esprit , il est honteux de s'at-
 tacher à un mortel ; & puisqu'il est des dieux ,
 faut essayer de leur plaire. Apollon , flambeau
 du monde , que le vulgaire te connoît mal !
 te prend pour un globe enflammé , pour une
 masse immense de feu. C'est ainsi qu'il te con-
 fond avec la gloire qui t'environne. Mais moi ,
 que tu daignas éclairer dès mon enfance , moi
 qui ose te regarder avec des yeux d'aigle , je
 perce les flammes qui t'environnent , & j'ar-

rive jusqu'à toi ; je reconnois l'astre de la terre & celui de l'esprit ; tu agis sur l'ame comme sur la matière ; tu la fertilises , tu la dessèches ton gré , tu produis , tu détruis les nuages qui assiègent la raison : monarque des cieux , tu allumes le tonnerre au feu de tes rayons divins dieu du génie , tu l'échauffes , tu l'embrases & tu en fais sortir des éclairs qui saisissent les bons juges , & qui désespèrent les sots. Lève-toi , fors des mers , rends le jour aux amans ôte-leur l'illusion , ou confirme-la pour jamais éclaire ces glaces qui reproduisent ta lumière les belles t'attendent impatiemment : depuis douze heures elles n'ont pu considérer leur image laisse-les jouir d'elles-mêmes , laisse-les admirer leurs graces. Pour moi , je mépriserais désormais les foibles avantages de la beauté , je n'aurai d'autre amant que le dieu des sciences & de la véritable gloire. C'en est fait , ton char s'ébranle , tes coursiers bondissent sous ta main l'air s'ouvre , le ciel brille , je vole. Dieu ! que la terre est petite ! que l'homme est peu de choses ! & que la musique de l'opéra est mauvaise , quand on entend celle des cieux ! Et c'est en vérité tout-à-fait dans le goût italien.

Ma foi ! milord , je ne pus y tenir davantage ; j'entrai en riant de toutes mes forces , Dest.... tomba du haut de l'empirée avec

colère
dirai
pardon
ma vie
renferm
extrav
l'Amour

J E V
ridicule
finir cet
avantage
connoit
étoit le
& comb
crène ,
vin de C
acon. C
à que le
endent
la beauté
& n'en p
suffi enn
ouvrages

colère qu'il fut impossible d'appaiser. Que vous dirai - je de plus ? elle jura de ne jamais me pardonner : Moi, je jurai de ne l'aimer de ma vie, parce que c'est beaucoup trop que de renfermer tout à la fois dans sa tête les plus extravagans de tous les dieux, Apollon & l'Amour.

J E viens de peindre les extravagances & les ridicules de l'amour des poètes; il est juste de finir cet article par un tableau plus riant & plus avantageux. Il faut voir les muses à table pour connoître tout ce qu'elles valent : on sait quel étoit le Parnasse des Chapelle & des Chaulieu, & combien ils décrièrent la fontaine d'Hippocrène, depuis qu'ils établirent la supériorité du vin de Champagne sur toutes les eaux de l'Hélicon. C'est à table que la poésie brille ; c'est là que les poètes savent faire l'amour, & qu'ils rendent des hommages dignes des graces & de la beauté. Voyons-les sur cette nouvelle scène, & n'en parlons plus dans la suite, de peur d'être aussi ennuyeux que le sont quelques-uns de leurs ouvrages.

S O U P E R D' É T É.

IL est tems, belle LÉONORE,
 D'entrer sous ce naissant berceau
 Où l'onde pure d'un ruisseau
 Mouille ce jeune sycamore
 Que vos yeux ont trouvé si beau :
 On voit sur son écorce tendre
 Nos chiffres amoureux tracés :
 Ces chiffres forment un méandre
 Où nos deux noms entrelassés,
 Toujours à se suivre empressés,
 S'abandonnent pour se reprendre.
 Dieu d'amour, daignez les défendre
 Contre les ravages du tems.
 Puissent ces beaux nœuds tous les ans,
 S'unir, s'affermir & s'étendre
 Comme les plantes au printems !
 Déjà la table est éclairée
 Par l'éclat pompeux des flambeaux,
 Et déjà la table est parée
 Par les vases & les cristaux ;
 Lifis, en habit de bergère,
 Enferme au fond de la fougère
 Les dons de Bourgogne & du Rhin ;
 Tandis que sa jeune compagne
 Porte, en riant, de la campagne
 Toutes les faveurs du matin.
 Je vois arriver Euphémie
 Avec son fidèle Damis ;

SUR LA MÉTROMANIE. 73

Vous trouvez en elle une amie ,
Je trouve en lui tous mes amis :
Par l'union la plus aimable ,
L'amitié badine en ce jour
Avec ce frère infociable ,
Dont elle a fui long-tems la cour ;
Tous deux assis à notre table ,
Enivrent nos cœurs tour à tour
De cette volupté durable
Dont l'amitié jouit toujours ,
Et de cette ivresse ineffable
Qu'on doit aux faveurs des amours.
Couvrez la table en diligence ,
Esclaves , & retirez-vous :
Pour nous gêner , vos yeux jaloux
Semblent être d'intelligence :
Fuyez , votre seule présence
Feroit empirer la gaité ;
Redonnez-nous , par votre absence ,
La folie & la liberté.
On m'obéit , Lifis s'empresse ,
Et je vois dominer par-tout
Moins d'abondance que de goût ,
Moins d'appareil que de finesse :
Des perdreaux surpris par adresse
Dans les lacets embarrassans
Où va s'enchaîner leur jeunesse ,
Mille autres oiseaux innocens
Flattent plus la délicatesse
Que ces festins éblouissans
Où l'affluence & la richesse
Emoussent la pointe des sens.

Tome II. D

Arrêtez , heures trop charmantes ;
Que de plaisirs je vois voler !
Que de nectar je vois couler
Par la main de ces deux amantes !
Les dieux puissent-ils reculer
Le réveil de la jeune Aurore !
Mon cœur plus amououreux encore
Puisse-t-il languir & brûler
Pour ma fidelle Léonore !
Mes yeux attachés sur les siens
Triomphent de la voir si belle.
Ses yeux enflammés par les miens,
N'ont vu que moi ; je ne vois qu'elle.
Toujours quelque nouveau plaisir
De plus près à son char m'enchaîne :
Toujours quelque nouveau desir
Me la fait nommer inhumaine.
O nuit ! cachez à tous les yeux
Ces objets piquans de ma flamme,
Et sauvez pour jamais mon ame
Du soin d'être jaloux des dieux.
Tandis qu'occupé de mon verre ,
Je chante , je ris ou je bois ,
Mille soins agitent la terre ,
Mille soupçons troublent les rois ;
Le règne du repos s'écoule ,
Les soucis descendent en foule ,
Et les mortels n'ouvrent les yeux
Que pour voir la crainte importune,
Qui dans un miroir odieux
Leur expose de la fortune
Les changemens capricieux.

Aux pieds de celle que j'adore ,
 J'attends sans crainte le soleil.
 Pour moi la vie est un sommeil ;
 Rien n'avoit pu le rompre encore ;
 Mais les beaux yeux de Léonore
 Viennent de hâter mon réveil.

R É F L E X I O N S

SUR LA CURIOSITÉ.

PUISQUE je suis seul , que le tems est
 mauvais, & que le monde m'ennuie , je prends le
 parti de réfléchir & d'écrire , bien résolu ce-
 pendant de laisser là , & mes réflexions , & mes
 ouvrages , dès que le ciel sera plus serein , que
 les Tuileries seront plus belles , ou que la di-
 vine Thémire, dont j'aime tant les yeux, l'esprit
 le commerce , n'aura plus ni migraine ni
 chagrin. Les gens du monde , même ceux qui
 s'ennuient , ne retournent à leurs livres que lorsqu'ils
 s'ennuient, ou qu'on les boude ; c'est alors ,
 que jamais , qu'ils font usage de leur es-
 prit. Ils reviennent chez eux en colère contre
 une rue , & quelquefois contre tout un
 quartier ; ils entrent dans leur cabinet comme
 dans un port inaccessible aux fâcheux : quelle
 pour eux de pouvoir médire voluptueuse-
 ment dans les bras d'un fauteuil commode !

Quel plaisir de n'être point interrompus en travaillant au catalogue des sottises d'autrui ! C'est alors qu'ils se rappellent toutes les anecdotes du mois passé. Ils trouvent que dans un aussi court espace que celui de trente jours, un tel ne peut voir devenir plus fat, ni une telle plus impertinente, & que tous deux ont passé l'espérance commune. C'est ainsi, qu'après avoir opposé les sottises du jour à celles de la veille, par le cours successif des saisons, ils comptent les progrès du ridicule. Mais, après s'être rappelés que les hommes ont été toujours les mêmes, ils rejettent du côté des connoissances qu'ils acquièrent de jour en jour, les nouvelles lumières qui les éclairent sur la sottise ou la malignité du genre humain. C'est alors qu'ils commencent à comprendre que la vie du monde n'est jamais oisive pour un homme d'esprit, & qu'il est suffisamment habile, lorsqu'on fait démêler finement le caractère des hommes.

En effet, quelque partisan que je sois de la lecture, quelque immense que puisse être son utilité, je loue celui qui, sans s'arrêter aux petites tures morales qu'on a faites dans tous les siècles, cherche à connoître les hommes dans les hommes même. Voici quelles sont mes raisons. On peut regarder l'histoire, ou comme la description générale de ce qui s'est passé en

partie du monde, en tel état, en telle province, en telle ville; ou comme le tableau particulier de la vie d'un seul homme. Si les objets qu'elle embrasse sont grands, il est impossible qu'elle descende toujours dans ces détails intéressans qui dévoilent le cœur humain, & qu'il est si aisé de saisir dans le commerce du monde; en sorte que l'histoire, en nous éclairant sur les faits & sur leurs époques, nous laisse toujours ignorer les vrais principes des événemens. Les mémoires, quoique plus détaillés, ont le même défaut. On y voit des caractères dessinés avec beaucoup d'art, mais où l'imagination brille quelquefois aux dépens de la vérité. En un mot, dans toutes les histoires, il est possible, peut-être, de deviner quelques caractères, mais on ne sauroit jamais en approfondir aucun. La raison en est bien sensible, c'est l'histoire des morts qu'on écrit. Un demi-dieu vivant se plaindra toujours qu'après l'avoir couronné de gloire, on ose lui rappeler la plus légère de ses fautes; ma maxime est sûre, on en voit tous les jours l'application: l'orgueil pendant la vie fait toujours taire la vérité. Ils périssent ces grands hommes; la nuit du tombeau nous les dérobe pour jamais. Que laissent-ils aux historiens? Leurs actions; mais leurs sentimens & leurs pensées les ont suivis chez les

morts , il n'en reste plus de trace. Ainsi contentons-nous de connoître , par la lecture , une partie d'eux-mêmes , partie peu intéressante aux yeux d'un philosophe , qui se soucie moins d'être au fait des événemens , que des motifs qui les ont préparés. Je conclus donc que s'il est de l'intérêt des hommes de vivre ensemble , la première de toutes les sciences consiste à se connoître mutuellement les uns les autres. Mais comment apprendre à se connoître , dira-t-on , sans les secours de la lecture ? On le peut , en remplissant les desseins de la nature , qui nous ordonne de vivre en société , & qui nous offre dans la société même les moyens de nous connoître. Selon ces principes , la lecture est quelque sorte plus utile aux sots , qu'aux gens d'esprit. Ceux-là , moins occupés des ressorts qui font mouvoir la scène du monde , que de leur façade extérieure , s'amuse à voir , sans donner jamais la peine de chercher. Sans donner la peine , pour les forcer à réfléchir sur ce qui passe habituellement sous leurs yeux , la lecture de l'histoire leur sera utile : elle leur apprendra à pénétrer dans la source des événemens. Ceux-ci , au contraire , étudient avec ardeur les usages , les manières , les discours , les gestes même : mais ils se bornent à poursuivre la vérité , prompts à la découvrir , impatiens de dévoiler l'ame , ils se bornent

cherchent dans les yeux, dans le son de la voix, & jusque dans les ligamens du visage; ils écartent avec art tous les nuages dont elle veut se couvrir; & se servant, pour la connoître, des efforts qu'elle fait pour se cacher, ils la poursuivent jusque dans son siège, la forcent de se peindre elle-même, & de développer ses replis. Ainsi la lecture peut simplement piquer & satisfaire leur curiosité, mais elle ne sauroit les éclairer infiniment sur la manière de se conduire. Je pousserois plus loin ce raisonnement, si je ne craignois, comme il arrive toujours, que quelqu'un, en lisant ces réflexions, ne s'imaginât bien sérieusement que je condamne la lecture, & que, fauteur de l'ignorance, j'enlève aux sciences & aux beaux arts leur aliment & leur soutien. D'ailleurs je fais trop de cas de la curiosité, c'est une passion trop recommandable, pour lui fermer la carrière la plus vaste où elle puisse s'étendre. De toutes les affections violentes qui nous dominent, je n'en connois point dont on puisse dire, avec raison, tant de bien & tant de mal. Qu'elle occupe donc le loisir où elle me laisse, & qu'elle m'éclaire sur elle-même. J'examinerai combien elle est frivole, mais singulière dans les femmes; combien elle est bornée, mais nécessaire dans le peuple;

enfin combien elle est dangereuse, & combien elle peut être utile dans l'homme d'esprit. Auparavant je vais la peindre avec des couleurs assez extraordinaires.

Ariste croyoit n'être point curieux; il fa-
voit pourtant qu'il avoit de l'esprit, & ce
n'étoit pas sans peine qu'il accordoit ensemble
deux faits aussi incompatibles. Cependant, dès
le berceau, il s'étoit apperçu que le desir de
tout voir, de tout entendre, si naturel à l'en-
fance, n'avoit presque aucune puissance sur
son ame. Sensible à la vue des belles choses,
lorsqu'elles passaient sous ses yeux, mais pa-
resseux à les chercher, il laissoit croire aux
sots que le sentiment lui manquoit; aussi peu
inquiet des jugemens d'autrui, qu'il étoit sa-
tisfait de voir en lui-même les principes du
vrai, & les semences du bon goût. Né pour
l'amour, il sentit de bonne heure que son cœur
étoit foible; il frémit de voir son ame affligée
par une foule de passions douces en ap-
parence; il craignoit qu'étant enfin réunies vers
un même objet, elles ne formassent une chaîne
d'autant plus indissoluble, que, par sa douceur,
elle sembleroit perdre de l'excès de son poids
naturel. Ariste est né le plus sensible & le
plus paresseux des hommes. Une des beautés
de l'Asie arrive à Paris; tout à l'envi s'em-

presse
plaire
fauts.
beaut
que j
des a
cherch
renco
belle,
lontie
péran
même
le voi
le plus
à-coup
d'Ariste
sonne
au son
pour
pas du
est im
démarr
au mo
passé,
fait au
peines
rence,
le mèn

presse de la connoître ; les hommes pour lui plaire , les femmes pour lui chercher des défauts. Ariste , victime de l'amour , dès que la beauté se présente , Ariste , aussi tendre amant que juge éclairé , n'augmentera point la foule des adorateurs de l'étrangère : l'embarras de la chercher lui ôtera le desir de la voir. S'il la rencontre à l'Opéra , content de l'avoir trouvée belle , parce qu'elle l'est , il abandonnera volontiers à un autre le soin de lui plaire , & l'espérance d'y réussir ; mais s'il est assis dans la même loge , & qu'il doive souper avec elle , le voilà dévoré de tous les feux de Cythère ; le plus paresseux des hommes est devenu tout-à-coup le plus impatient. Que dirai-je encore d'Ariste ? La musique n'a d'empire sur personne comme sur lui ; mais Amphion bâtiroit au son de sa lyre une seconde Thèbes , qu'Ariste , pour être témoin de ce miracle , ne sortiroit pas du fauteuil où il pense. Le détail de ses goûts est immense , & rien n'est plus borné que les démarches qu'il fait pour les satisfaire : livré au moment présent , l'oubliant dès qu'il est passé , ne voyant que lui tant qu'il dure , il ne fait aucun usage de sa mémoire , ni pour les peines , ni pour les plaisirs. Voilà , en apparence , un homme bien peu curieux. Le hasard le mène chez Daphné ; il est ému pour elle ;

sa paresse voudroit qu'il attendît le moment de lui plaire, son amour le fait naître. Daphné est aimable ; c'est une de ces productions singulières de la nature, qui se fait gloire de paroître tout ce qu'elle est : active comme le feu, elle dévore l'objet auquel il s'attache : le moindre goût, s'il n'est rempli, devient en elle une passion furieuse. Aime-t-elle, toutes les puissances de son ame se changent en jalousie. Il est aussi difficile à Daphné amoureuse de cacher sa passion, qu'à Daphné indifférente de voiler sa froideur. L'absence de l'amant est l'enfer de Daphné : victime de sa passion, elle se consume, elle se détruit elle-même, ou par les peines, ou par les plaisirs ; jamais son amour n'est plus près de s'éteindre, que lorsqu'il est extrême : Daphné paroît aussi curieuse, qu'Ariste le paroît peu. Emportée par le goût de la nouveauté, tout ce qui est singulier l'occupe ; mais son ardeur extrême nuit toujours à ses plaisirs. Elle veut saisir au même moment tout le bon & le mauvais de l'objet qui lui est offert, & souvent elle a le malheur d'y réussir. De-là peu de gens lui conviennent. Daphné connoît trop les hommes, Daphné les connoît trop vite. Réveillez toujours sa curiosité ; & si votre caractère est épuisé, ayez l'adresse de vous en faire un autre. Soyez fou, si vous voulez

mai
que
fixer
moi
pour
& q
lien i
déco
carac
& q
L'un
ver a
alloie
s'app
le for
l'envi
noiss
flatto
Ah !
comm
quez
jours
parmi
touché
curieu
la curi
une m
tems so

mais foyez-le d'une façon nouvelle : fans doute que , par les charmes de la nouveauté , vous fixerez son inconstance. Rien ne se ressemble moins qu'Ariste & Daphné : c'est sans doute pour cette raison qu'ils se sont aimés long-tems , & que peut-être ils s'aimeront toujours. Un lien inconnu les unissoit tous deux. Ariste enfin a découvert qu'il s'étoit trompé sur son propre caractère , qu'il aimoit Daphné par curiosité , & que Daphné tenoit à lui par le même nœud. L'un & l'autre furent moins flattés de se trouver aimables , que de se croire singuliers ; ils alloient à la découverte l'un de l'autre , & s'applaudissoient de ne voir jamais diminuer le fonds où ils puisoient , & de sentir croître l'envie de se connoître à mesure qu'ils se connoissoient davantage. Chacun d'eux en secret se flattoit de posséder une des raretés de l'Europe. Ah ! qu'entre deux personnes d'esprit , un tel commerce doit durer long-tems ! Car remarquez que dans les amans vulgaires , c'est toujours le cœur qui se lasse le premier ; mais parmi ceux qui pensent , le cœur est toujours touché , tant que l'esprit s'amuse. Il suffit d'être curieux & d'avoir en soi-même de quoi exciter la curiosité d'autrui , pour plaire long-tems à une maîtresse aimable , & pour l'aimer long-tems soi même.

J'ai dit que la curiosité étoit frivole , mais singulière dans les femmes ; on en connoît qui ont acheté aux dépens de leur gloire la connoissance d'une anecdote ignorée. En général toutes les passions qui sont fondées sur les faiblesses , éclatent plus vivement dans les femmes que dans les hommes ; mais , quoique la curiosité des femmes soit excessive , je crois qu'on peut en réduire les motifs à deux articles. Ce qu'on pense d'elles en bien , ce qu'on pense des autres femmes en mal ; voilà les deux grands objets de leurs recherches. Tant qu'une femme est jolie , il est de la dernière importance pour son amour-propre d'être au fait de l'impression que ses charmes font sur nos cœurs. Pourquoi un tel est-il si rêveur aujourd'hui ? A peine laisse-t-il tomber sur moi quelques regards distraits ; cette langueur touchante , ce feu intéressant qui remplissoient ses yeux, sont-ils épuisés ? Ai-je mérité sa froideur en cessant de lui plaire ? ou ne me suis-je pas trompée sur le droit que je croyois avoir de le toucher ? Mais il n'est pas mon amant ; qu'importe qu'il me trouve jolie ? Hélas ! ma gloire , mon repos , & le plaisir piquant d'enlever un amant à ma rivale , tout enfin en dépend : il faut mourir , ou ne rien perdre de mes conquêtes. Là - dessus une femme épuise toute l'adresse de son esprit , &

tout le manège de ses yeux , pour arracher
 un aveu authentique de l'effet que font ses char-
 mes. Pour peu que le cavalier mette un prix
 à sa déclaration , le doute de la dame la con-
 duira à tout ce que l'amour a de plus dange-
 reux. Cette rage , car ce n'est pas simplement
 une envie , cette fureur de connoître si on est ai-
 mable , suit les femmes depuis le commencement
 de leur printems jusqu'à la fin de leur automne.
 Il en est même dont le naturel est si porté à
 la curiosité , que dans le fort de leur hiver
 elles ne laissent pas de tenter quelques expé-
 riences ; mais , quand la saison de plaire est ab-
 solument passée , & que la raison s'est enfin
 expliquée par la voix du tems , il reste une
 autre curiosité aux femmes , c'est de savoir si
 elles ne déplaisent pas. Il est triste d'être réduit
 à cette recherche ; mais comme c'est la der-
 nière ressource de l'amour-propre , les femmes
 s'en servent avec toute la finesse possible. Heu-
 reusement que toutes les espèces de graces sont
 passagères ; ainsi le beau sexe se console de la
 perte de ses charmes , par l'espérance de voir
 bientôt flétrir ceux qui font le plus de bruit.
 Vous voyez bien Céphise , elle a été jolie ;
 le soin qu'elle prend de s'ajuster , montre assez
 qu'elle voudroit bien l'être encore : ne soyez
 point étonné de l'excès de sa parure ; Céphise

remplace par des mouches, toutes les graces qu'elle perd, & il n'y a point de fleurs dans sa coëffure, qui ne marquent l'absence de quelque agrément. Céphise a de l'esprit; une déclaration fade, un sentiment mal rendu, lui déplaisent plus que le silence & la froideur; lui dire qu'elle est charmante, c'est lui faire appercevoir qu'on voudroit bien la trouver encore aimable, & la complaisance la désempère. Ainsi, pour lui faire votre cour, parlez-lui peu d'elle-même, mais étendez-vous sur le compte des femmes de son âge; dites-lui que cette fière beauté, dont vous savez qu'elle a été si jalouse, n'a plus l'air de déesse; que toutes ses graces se sont tournées en mines forcées; faites le calcul des rides de son front, des plis de ses joues; plus il sera long, plus Céphise vous trouvera d'esprit: si même vous avez l'adresse de répondre aux questions qu'elle vous fera, vous en serez adoré. Par exemple, elle ne manquera pas de vous dire d'un air satisfait: Mais vous êtes fou! il ne se peut pas qu'une telle soit si fort changée, je l'ai vu charmante! Regardez alors toutes les raisons qu'elle vous donnera pour détruire votre relation comme autant de nouvelles recherches qu'elle fait sur le changement de cette belle personne: car voilà les femmes; plus elles sont pressées

d'an
guli
y p
dépi
quel
nou
qu'un
je l'a
répo
qu'un
de n
rôle!
j'ai tr
ment.
recon
lui lai
que d
pas pa
L'a
ne tor
Il est
vient
jeune,
qui est
toujour
se sout
t-on au
Tous c

d'apprendre quelque chose, plus elles sont singulières dans les moyens qu'elles emploient pour y parvenir. Lucile plaisoit à Cléon, Cléon ne déplaisoit point à Lucile; elle voulut savoir quels risques elle pouvoit courir en écoutant ce nouvel amant. Vous savez, lui dit-elle un jour, qu'un tel m'a été attaché long-tems, & que je l'ai beaucoup aimé: sans doute, madame, répondit Cléon, &, puisque vous n'avez eu qu'un amant, il est bien triste pour mon cœur de n'avoir pas joué le premier rôle. Le premier rôle! interrompit-elle, vous n'y pensez pas; j'ai trente-trois ans, & vous croyez bonnement.... Cléon changea de visage. Lucile l'ayant reconnu d'une humeur trop sévère, aima mieux lui laisser croire qu'elle avoit eu plusieurs amans, que de se donner à un homme qui ne sauroit pas pardonner une infidélité.

L'art magique, quelque décrié qu'il soit, ne tombera jamais: les femmes le soutiendront. Il est important de savoir si cet amant qu'on vient de prendre, qui est un peu sot, mais si jeune, ne sera point enlevé par cette M... qui est un peu laide, mais si riche! Aura-t-on toujours un beau teint, de belles dents? Enfin se soutiendra-t-on long-tems jolie? Gagnera-t-on au jeu? Sera-t-on bientôt assise à la cour? Tous ces doutes demandent à être éclaircis;

& ce n'est pas mal-à-propos que du sein de la pauvreté & de l'ignorance, on voit sortir de malheureux devins, qui tous ayant lu dans le livre du destin la même formule, répètent sans cesse les mêmes extravagances, & sont, aux yeux du bon sens, encore plus fots que ridicules. Il n'y a plus, Dieu merci, que quelques femmes de qualité, quelques vieux Chymistes & tout le peuple, qui donnent dans la manie des forciers : les gens raisonnables n'y pensent plus.

Le peuple est curieux & crédule. Comme ses lumières sont bornées, il apperçoit du merveilleux dans tout ce qui sort de l'ordre le plus ordinaire ; il croit aisément tout ce qui le frappe, & tout ce qu'il n'entend pas : de-là, cette foule de contes puériles dont on endort l'enfance, & qui laissent quelquefois dans des esprits, bien faits d'ailleurs, des impressions de foiblesse qui les déshonorent. Rien n'est moins étendu que la curiosité du peuple ; ses vues ne se répandent que sur les objets les plus grossiers ; mais il est nécessaire de l'occuper souvent par des spectacles, & de l'engager par des nouveautés menagées avec art, à supporter la longueur de ses travaux & les peines de son état.

Il ne me reste qu'à dire un mot des dangers & des avantages de la curiosité. Autant les

femmes sont curieuses de connoître ce qui se passe, en leur présence, dans le cœur de leurs amans, autant il est dangereux à un homme d'esprit de vouloir approfondir l'ame & les secrets de ses amis. Il est triste pour l'amitié de ne se voir payée que par des protestations vagues & des sentimens frivoles : il est affreux de trouver de la fausseté & de la bassesse où nous croyions voir, où nous adorions la vérité & la grandeur d'ame : la confiance d'être aimé est le seul bonheur de la vie, mais c'est un bonheur appuyé sur une colonne de fable ; en sonder l'intérieur, c'est s'exposer à la renverser absolument. Contentons-nous de savoir en général qu'il est peu de vrais amis ; suspendons long-tems notre choix, de peur de nous exposer à des regrets ; mais tranquillisés quand nous l'aurons fait, jouissons des charmes de la sécurité. J'étends ces réflexions jusqu'au plaisir même : le définir, c'est le détruire ; il s'est couvert d'un voile brillant qui s'obscurcit dès qu'on cherche à le lever. Que je plains ces philosophes malheureux qui ne trouvent de réel que ce qui est durable, & qui laissent échapper un plaisir avec autant de facilité, qu'un autre auroit d'ardeur en évitant une peine ! Il est sans doute de plus grands dangers attachés à la curiosité ; mais cet ouvrage est trop badin, pour souffrir toutes sortes de réflexions. Je me

contente de dire , en passant , qu'il faut proportionner nos recherches à la foiblesse de nos vues , & qu'il est des objets si grands & si élevés , que nous perdrons toujours , & du côté de l'innocence , & du côté de la réputation , quand nous voudrons entreprendre de les pénétrer. Tournons nos recherches hardies du côté des sciences humaines ; souvent nous n'arriverons pas au but proposé ; mais les découvertes que nous ferons sur la route , nous vaudront assez d'estime , pour que nous ne puissions jamais regretter nos efforts. Ce n'est qu'à l'activité de l'esprit , qu'au desir impatient de connoître , que nous devons peut-être & l'invention & la perfection des arts. La curiosité est une espèce d'aiguillon qui ne cesse jamais de nous piquer. Une découverte heureuse , une idée utile & nouvelle , loin d'émousser sa pointe , semble l'aiguïser encore davantage. Le curieux ressemble à l'avare ; sa cupidité augmente avec ses richesses ; mais l'avare renferme ses trésors , & se prive lui-même de la récompense que méritoient ses soins & ses fatigues volontaires. Le curieux n'amasse que pour répandre & que pour jouir ; ses découvertes passent de province en province , d'états en états , & suscitent , jusque dans la postérité la plus reculée , des partisans aux sciences , & de admirateurs aux beaux arts.

SUI

Q

natur
sous
se fo
vois
de la
ils vo
& leu
la sou
revêtu
nature
doute
triomp
l'air !
qui s'é
percer
ronner
mence
mais l'
que le
se repli
les astr
blent se

R É F L E X I O N S

SUR LE GOUT DE LA CAMPAGNE.

QUEL spectacle pour un amant de la simple nature ! Assis sur la pointe des rochers, je vois sous mes pieds une infinité de petites isles qui se forment au gré du caprice des ruisseaux, je vois tomber avec bruit leurs ondes du haut de la montagne ; & , se brisant dans leur chute, ils vont promener sur la plaine leurs erreurs & leur inconstance. Je crois être le dieu de la source qui bouillonne à mes côtés : ce siége revêtu de mousse semble être le trône où la nature m'a permis de monter : elle veut sans doute que je règne sur des lieux où elle triomphe elle-même. Quelle fraîcheur dans l'air ! quelle odeur charmante dans les herbes qui s'élèvent autour de moi , & qui semblent percer le sein aride des rochers, pour les couronner ensuite de leurs feuilles ! Le jour commence à se mêler avec les ombres de la nuit ; mais l'ombre s'élève insensiblement : on diroit que le voile qui couvroit la nature commence à se replier. Déjà toute une partie du ciel s'éclaire ; les astres qui y sont attachés, pâlisent & semblent se reculer à l'approche du jour , tandis que

du côté du couchant , la nuit étend encore sous les voûtes des cieux un voile semé de saphirs ; les étoiles brillantes qui l'éclairent , semblent ranimer tout leur feu pour s'opposer au lever de l'Aurore ; mais leurs efforts sont vains : tout l'orient se pare des plus riches couleurs ; la nature annonce son réveil à la terre par la voix de tous les animaux ; un vent paisible frémit doucement entre les feuilles des arbres ; & déjà des cabanes voisines , je vois sortir des torrens de fumée qui annoncent la fuite du repos , & le règne du travail. L'étoile de Vénus dispute seule encore à l'Aurore l'empire du matin : mais , contente d'avoir combattu un moment , elle prévient sa défaite par une fuite lente , qui laisse la victoire indécise. Le triomphe de l'Aurore est rapide. Image naturelle du plaisir , rien n'est si brillant que son approche , rien n'est si court que sa durée. Un feu plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'étoit parée : le roi des astres semble s'élever en ligne droite du sein de la terre ; & ses premiers rayons montent en colonnes vers le ciel ; la tête des montagnes les plus reculées laisse déjà voir la moitié de son globe , qui s'agrandit insensiblement , & qui paroît être composé d'une lumière tremblante & bleuâtre dans sa circonférence , mais d'un rouge pâle dans son

centre. L'astre monte & commence à former dans sa marche une ligne courbe ; son globe se rétrécit ; sa lumière s'épure , & ses rayons , plus prompts & plus ardents , vont bientôt sécher , par une chaleur modérée , l'humidité de la terre & les présens de l'Aurore ; les vapeurs douces qu'ils enlèvent , forment en l'air des nuages légers , qui , portés sur l'aile de l'inconstance & des zéphirs , ne laissent pas de former des contrastes réguliers dans le vaste tableau des cieux. Quels objets ! Est-il possible que je sois peut-être le seul en ce moment qui s'en occupe ? Que faut-il donc pour piquer la curiosité des hommes ? Que cherchent-ils dans les arts ? Une imitation singulière de la belle nature , répondra-t-on. Mais l'imitation sauroit-elle jamais approcher de l'objet imité ? Quelle manie de préférer une ressemblance imparfaite , aux beautés finies de l'original ? Examinons cependant si ces reproches sont fondés. Il est vrai que , pour le plaisir que peut donner une perspective riante ou magnifique , l'art n'a rien à opposer à la simple nature : le plus beau paysage du Titien ne sauroit être comparé à la scène admirable que je vois se passer sous mes yeux. La nature souffle la vie , l'action & la force à tout ce que je vois ; l'art du peintre ne peut que m'en offrir les images.

Le palais du soleil dans Phaéton , tiendrait-il contre le spectacle pompeux dont je viens d'être le témoin ? Non , sans doute : lorsqu'on considère la nature ne composant qu'un corps , dont toutes les parties s'assortissent ; quand on ne détache aucun des ornemens de sa parure , l'art soumis rampe devant elle. Infinie dans ses richesses & dans ses graces , elle couvre de honte un rival qui ne cache ses défauts qu'à force d'adresse & d'illusion. Placez un tableau de Raphaël devant un portrait de Macé , vous vous formerez à l'instant une juste idée de la nature & de l'art : c'est dans ce point de vue que je m'étonne toujours que tant de gens soient si peu sensibles aux spectacles brillans qui se passent tous les jours sous nos yeux. Quoi ! parce qu'ils sont journaliers , ils ne frapperont plus ? Le détail n'en est-il point immense ? & le tableau du monde ne souffre-t-il plus d'accidens qui le varient ? Les saisons offrent-elles toujours les mêmes couleurs ? Les jours se ressemblent-ils ? & le ciel paré de nuages où le soleil se joue avec tous ses rayons , le ciel affligé par des montagnes d'eaux où le tonnerre éclate à grand bruit , présente-t-il le même tableau ? Mais ne poussons pas plus loin un raisonnement inutile ; nous préférons la peinture de ces objets aux objets même,

& nous avons raison ; le goût de l'imitation est
 sans doute le plus utile don de la sagesse de la
 nature ; elle a voulu , pour la perfection des arts
 & des sciences , que , frappés en général de la
 beauté de ses ouvrages , nous eussions plus de plai-
 sir à les voir imités , qu'à les considérer en eux-
 mêmes ; afin que les charmes que nous goûterions
 dans nos travaux , fussent pour nous un engage-
 ment continuel de les perfectionner , & de ne jamais
 les interrompre. Car , en effet , si nous sentions vive-
 ment toute l'harmonie des différens corps de l'uni-
 vers , nous n'oserions copier ce que nous ne nous
 laisserions jamais d'admirer. Mais , d'un autre
 côté , il faut convenir que certains ouvrages de
 l'art l'emportent sur quelques ouvrages de la
 nature : on ne me fera jamais concevoir qu'un
 palais régulièrement bâti n'offre rien de plus
 curieux à voir , qu'un tas de rochers entassés ,
 où le hasard auroit creusé quelques grottes
 obscures. Un philosophe préférera peut-être
 la grotte au palais ; mais le luxe même , dont
 les suites sont si funestes , est admirable en soi.
 Ce sont l'intelligence & l'invention qui l'ont
 enfin porté à son comble , comme la déprava-
 tion des mœurs en a favorisé l'abus. Si donc
 la commodité & la symmétrie sont des perfec-
 tions , il faut convenir qu'elles n'éclatent pas
 également dans tous les ouvrages de la nature

comme dans ceux où l'art excelle. Malgré ces réflexions, qui peuvent être sensées, il est un certain nombre d'esprits qui préfèrent les beautés nues de la campagne aux graces étudiées de nos jardins & de nos terrasses. J'avoue, peut-être à ma honte, que je suis de ce nombre, & que j'ai la sottise de croire qu'assis sur mon rocher, je goûte plus de plaisir que dans le fallon le plus délicieux de Paris. Il semble même que je passerois volontiers ma vie dans ce lieu solitaire : la journée n'est pas bien avancée, je verrai si ma philosophie ne se démentira point. Me voilà donc résolu de dîner dans une des cavités de la montagne : revenu enfin à cette simplicité dont les poètes font de si belles descriptions, je trouve l'ancre où je me suis retiré, commode. Le roc, entr'ouvert en plusieurs endroits, donne passage à l'eau la plus vive & la plus pure : sa chute & son murmure me promettent un sommeil tranquille & des songes légers. Non, dans le repas frugal que je vais faire, je ne regretterai point le luxe des villes. Mais, hélas ! je suis seul. Eh ! qu'importe ? la nature est avec moi, elle me parle, elle m'éclaire, & cet entretien délicieux me dégoûte déjà du jargon du monde, & de l'insipide douceur de la galanterie. L'ardeur du soleil est extrême, mais la profondeur de ma

grotte

grotte
sur so
des a
mens
saveu
renait
pagne
perdre
ma re
nièrem
verrai
perdre
leur co
ment q
osera
porter l
ils é
ils en
frénées
œuvres
re le c
être ve
ître. J
ût friv
tirai d
le feu
e, j'os
dorer !

Tome

grotte me sauve des torrens du feu qu'il lance sur son sommet ; les animaux cherchent l'ombre des arbres , & passent dans le repos des momens où les herbes brûlantes n'ont plus la même saveur. Je suis donc à moi ; je crois même sentir renaître au fond de mon cœur cette paix , compagnie de l'innocence , dont je commençois à perdre le souvenir. Mes livres me suivront dans ma retraite ; ils m'empêcheront de rompre entièrement commerce avec les hommes. Je les verrai penser , raisonner & agir , mais sans rien perdre de tout ce qui pourroit m'être utile dans leur commerce ; je n'appercevrai plus heureusement que leurs images. Incapables de me nuire , j'oserai sonder la profondeur de leur ame , & porter le flambeau dans ce labyrinthe ténébreux où ils égarent notre raison. Sorti du tourbillon où ils errent sans cesse au gré de leurs passions effrénées , je ne serai que spectateur de leurs mauvaises œuvres. On ne pourra jamais m'accuser d'en être le complice. Il me sera donc permis ici d'être vertueux : il me sera permis de le paraître. Je pourrai dégager mon esprit de ce qu'il a de frivole que les femmes m'ont donné. Je tirerai donc renaître la force de ma raison , le feu de mon imagination. Vérité immortelle , j'oserai te suivre ! j'oserai t'entendre & adorer ! La flatterie ou l'ambition ne force-

ront jamais ma bouche à te déguiser , & mes yeux ne verront plus les lâches qui te trahissent !
Enfant terrible de l'oïfiveté & du plaisir, Amour , tu fuiras loin de moi , ou tu n'y paroîtras que désarmé. Oui , par l'estime , tu fixeras désormais mon choix ; je serai libre au milieu des chaînes dont tu m'auras chargé : tendre sans ostentation , fidèle sans effort , ingénu sans art , vertueux sans masque , je ne sentirai que les peines d'une absence courte , qui seront changées dans peu en autant de plaisirs. Sois cruel dans les villes , exige un esclavage servile , foule sous tes pieds la fortune , ou donne-lui à ton gré des ailes. Perds les uns , & fais sortir les autres de la poussière : sois esclave par ambition , & tyran par nature : monte jusque sur le trône , gouverne le monde , fais pencher la balance de Thémis , donne le glaive à Mars , l'olive à la paix. Sois en même tems le plus foible , le plus puérile de tous les êtres , & d'une main répands des feuilles de roses , tandis que de l'autre tu feras gronder le feu du ciel.
Tranquille dans mon rocher , je verrai le théâtre immense où tu t'exerces , & je me ferai un amusement de l'affaire sérieuse des hommes. Non , l'ennui ne me suivra point : l'amour propre me défend de le penser. Déjà un autre tableau vient amuser mes yeux : le soleil

retire, la fraîcheur renaît, une lumière plus douce, mais plus foible, éclaire la tête des arbres, & l'ombre descend insensiblement vers leurs tiges. Je ne fais quel baume charmant se distille dans les airs : il semble que la volupté vient de dénouer ses beaux cheveux, & de répandre les odeurs charmantes dont elle les parfume. La douceur des plaisirs se respire avec l'air ; elle suit toujours l'innocence & la philosophie. Ah ! c'en est fait, je demeure éternellement dans ce lieu ; tout concourt à m'y fixer. *Cette bergère qui vient de me faire, en ramenant son troupeau, une révérence si naturelle & si profonde, amusera mon cœur, quand mes livres fatigueront mon esprit.* Mais quel est le carrosse qui traverse la plaine ? Je crois le connoître. Les armes, la livrée, tout enfin me donne la curiosité de le voir de plus près ; Il s'avance vers moi. Dieu ! c'est Thémire, oui, Thémire, la plus aimable de toutes les femmes ; c'est elle-même, elle me reconnoît, elle m'appelle. Quel souper ce soir nous ferons ensemble à Paris ! Adieu mon rocher ! adieu ma bergère ! adieu mes prés, mes fontaines ! vous pouvez amuser un cœur qui n'a point de passions ; mais j'aime mieux renoncer à vos délices, que d'étouffer le goût qui m'entraîne. Et d'ailleurs, je crois que la vie champêtre,

si elle dure plus de huit jours, n'est belle qu'en peinture.

Au reste, je ne suis pas le seul qui aie habité le rocher dont je viens de faire la description. Une cassette que j'ai trouvée dans le fond de la grotte, m'apprend qu'un sage avoit choisi la même solitude. Ce trésor n'est pas un de ceux dont on fait le plus de cas dans ce siècle. Ce n'est pas de l'or, c'est de l'esprit. Les deux odes anacréontiques intitulées *l'Amour & les Nymphes*, & *l'Amour papillon*, insérées dans les poésies fugitives, pag. 117 & 119 de la première partie, sont les petites pièces que je choisis au hasard; on y trouvera plus de naturel & de naïveté que de justesse & de travail.

de
de
éta
fix
cer
&
cear
aca
Ron
P
sous
après
périn
ébran
phen
les ta
ne s'é
prince

DISCOURS PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

*Par l'AUTEUR , le jour de sa réception à la place
de M. l'abbé G É D O I N.*

M E S S I E U R S ,

C'EST au besoin mutuel que les hommes ont de s'éclairer , qu'il faut rapporter l'établissement de toutes les sociétés littéraires ; & c'est au sage établissement de ces mêmes sociétés , qu'on doit fixer dans toutes les nations l'époque la plus certaine des progrès de l'esprit humain. Le Lycée & le Portique furent dans la Grèce les berceaux de la philosophie & de l'éloquence. Les académies de la Grèce devinrent les écoles des Romains.

Personne n'ignore que les lettres florissantes sous le règne d'Auguste , languirent bientôt après lui sous l'oppression de la tyrannie , & périrent enfin dans les secousses violentes qui ébranlèrent l'empire romain. Les arts ne triomphent que dans les tems de prospérités ; & les talens endormis dans le sein de la nature , ne s'éveillent presque jamais qu'à la voix des princes bienfaisans ; maximes confirmées par

l'histoire de tous les peuples, & en particulier par celle des François. On fait que Charlemagne ranima les sciences & les arts assoupis depuis long-tems ; mais à sa mort, leur sommeil léthargique recommença, & ne fut interrompu qu'après la prise de Constantinople. Alors les savans de la Grèce, chassés par Mahomet II, cherchèrent un asyle en Italie. Insensiblement les ténèbres de la barbarie se dissipèrent ; & le bon goût rendu à l'Europe, commença à effacer les traces profondes de l'ancienne domination des Goths.

L'Italie marqua la première, avec éclat, le moment de la renaissance des arts ; elle enfanta presque à-la-fois des philosophes, des historiens, des poètes, des peintres, des sculpteurs, & passa rapidement des commencemens aux progrès, & des progrès à la perfection.

Alors les grands d'Italie, pour étendre la gloire naissante des lettres, ouvrirent leurs palais aux talens, & fondèrent un grand nombre d'académies, dont les plus célèbres fleurissent encore aujourd'hui. Les arts qui s'étendirent par degrés dans l'Europe, devoient naturellement se répandre en foule dans la France, mais le moment de son triomphe n'étoit pas encore arrivé. François I. mérita le titre de restaura-

teur des Lettres. Marot, sous son règne, réforma la poésie ; mais cette brillante aurore annonçoit en vain un siècle plus éclairé. Le génie françois demeura renfermé dans le cercle étroit des ballades & des rondeaux, tandis que l'Italie & le Portugal enfantotent des poèmes épiques. L'ignorance étoit alors un titre de noblesse ; nous ne connoissions d'autre gloire que celle de vaincre nos ennemis ; nous ignorions encore le noble avantage d'instruire nos concitoyens.

Enfin le voile qui enveloppoit la France se déchira. Le même siècle produisit un philosophe qui enseigna au monde à raisonner ; un ministre qui apprit aux rois à connoître leur puissance ; un poète qui nous découvrit les ressorts des grandes passions, & l'art de faire parler les grands hommes.

Le cardinal de Richelieu, dont le coup d'œil étoit si prompt & si sûr, jugea que l'âge brillant de la France alloit commencer. Il mesura d'un seul regard la carrière immense que Descartes feroit parcourir à l'esprit humain, & l'espace que rempliroit le génie du grand Corneille. Persuadé que les esprits inventeurs n'éclairent que rapidement leur siècle, & que souvent ils laissent après eux autant de ténèbres qu'ils en avoient dissipé, il résolut de jeter les fonde-

mens d'une compagnie où le savoir & le goût, les connoissances & les talens fussent rassemblés ; où , dans une égalité parfaite, les gens du monde s'instruisissent avec les savans , & les savans se polissent avec les gens du monde. Il comprit que cette union assureroit de la gloire aux grands , de la protection aux écrivains , & favoriseroit également la culture des arts & le progrès de la politesse des mœurs. Il imagina sagement , que le desir d'être admis dans un corps si respectable, exciteroit autant d'émulation pour la vertu que pour la gloire ; & qu'enfin l'académie françoise , en adoptant dans la suite d'autres sociétés littéraires, opposeroit une barrière impénétrable à l'ignorance & au mauvais goût. Le succès répondit aux vœux du grand Armand. Le temple des muses s'éleva sous les yeux de son fondateur ; & l'émulation qui développe & perfectionne les talens , se réveilla de toutes parts. La profession des lettres devint honorable. Racan , ce fameux disciple de Malherbe , s'illustra , en ajoutant aux titres de sa maison le titre d'académicien.

Bientôt on vit le grand Condé combattre & écrire comme César. La Rochefoucault , Buffin Saint - Evremont , achevèrent enfin de convaincre les gens de qualité , que ce n'est pas le titre d'auteur , mais la manière de l'acquies

rir, qui peut les déshonorer; que rougir d'écrire, c'est rougir de penser, c'est être honteux d'éclairer son siècle.

Le préjugé qui condamnoit les femmes à l'ignorance, fut enfin détruit. La Suze, la Sablière, la Fayette, Sévigné, Villedieu, Deshoulières, apprirent à leur sexe que les connoissances ne nuisent point aux graces, que souvent elles y ajoutent, & que s'il est toujours avantageux d'avoir de l'esprit, il n'est jamais ridicule de le cultiver.

C'est par cette communication réciproque des gens du monde & des gens de lettres, par cet échange continuel des agrémens & des connoissances, que la langue françoise parvint à ce degré d'élégance, de pureté & de force où la portèrent bientôt les Bossuet, les Despréaux, les Racine & les Fléchier. Marquer les progrès de l'esprit sous le règne passé, c'est faire l'histoire de l'académie françoise.

LOUIS XIV, ce monarque à qui le ciel, par une faveur presque unique, avoit donné dans tous les états & dans toutes les professions, de grands hommes pour sujets, démêla bientôt les causes du rétablissement du goût; il en rapporta l'origine à l'académie françoise, &, en l'honorant de sa protection, il voulut que l'éclat de la récompense marquât l'importance

du service. Ce grand prince n'ignoroit pas que les mœurs s'adoucissent à mesure que les esprits s'éclairaient. Ainsi, MESSIEURS, quand il vous ouvrit son palais, quand il vous reçut au pied du trône, il attendit de l'exemple de vos vertus, autant d'avantages pour la société, que vos ouvrages en avoient procuré à l'empire des lettres. Il recueillit le fruit de ses espérances. L'académie françoise, dès son établissement, avoit prouvé dans l'examen du Cid, qu'on peut juger un ouvrage avec sévérité, sans manquer d'égard pour la personne de l'auteur; la différence de la critique & de la satire est marquée si clairement dans cet examen rigoureux, que la probité désormais ne peut plus les confondre.

Ne semble-t-il pas, MESSIEURS, à la sagesse de vos jugemens, que votre second protecteur, ce chef si respectable de la justice, vous ait laissé en partage l'esprit d'équité & de modération? Héritiers de cet esprit, vous le communiquez à tous ceux que vous daignez adopter. Le Juvenal du siècle passé apprit parmi vous à tempérer l'amertume de son style. Le hardi critique d'Homère donna à la muse de notre siècle des leçons de politesse qu'il auroit dû recevoir d'elle. Ainsi, MESSIEURS, vous êtes tout-à-la-fois les modèles des écrivains estimables, & l'exemple des bons citoyens.

Ce double éloge vous rappelle nécessairement le souvenir de l'illustre académicien à qui j'ai l'honneur de succéder. Homme de lettres & homme du monde, il avoit partagé sa vie entre les travaux de l'étude & les douceurs de l'amitié. Admirateur des Grecs & des Romains, il en devint l'heureux interprète ; ses traductions ressembloient aux belles copies de l'antiquité, qui font revivre dans un travail moderne, le feu & l'esprit de l'original ancien. Sensible aux agrémens de la société, M. l'abbé Gédoin porta & conserva dans le monde un cœur droit, une ame simple ; & par un contraste assez rare, il unit à la chaleur la plus vive dans les contestations, un fond inépuisable de bonté & de douceur. On a besoin, pour louer les hommes vulgaires, d'emprunter les ornemens de l'éloquence ; la simplicité des faits suffit à l'éloge du vrai mérite. M. l'abbé Gédoin rendit des services aussi importants à la république des lettres, que ses ancêtres en avoient rendus à l'état dans les emplois du ministère & de la guerre, pendant l'espace de plus de trois siècles. Il eut des amis à qui il fut fidèle ; il en est regretté ; leurs larmes sincères honorent plus sa mémoire qu'un vain tribut de louanges.

Vous m'avez choisi, MESSIEURS, pour succéder à cet homme célèbre ; puisse - je un jour

répondre à vos vues ! Je fais qu'en m'associant à votre gloire, vous avez moins prétendu couronner mes foibles talens, que les encourager. Ma jeunesse, qui me rend plus capable de profiter de vos leçons, loin de me nuire, a parlé en ma faveur. Vous vouliez sans doute faire asseoir parmi vous, dans le même jour, un des maîtres de la langue françoise (1), & adopter un élève. Je pénétre vos intentions ; vous marquez par vos bienfaits les tributs que vous exigez de ma reconnoissance ; je connois déjà le genre d'ouvrage auquel vous me destinez ; je vois les héros que je dois célébrer ; vos vœux seront remplis : recevez mes engagemens, daignez les porter au pied du trône de votre auguste protecteur. Oui, MESSIEURS, à votre exemple je consacre dès aujourd'hui toutes mes veilles, tous mes travaux, au défenseur des rois, au père du peuple, au héros de la guerre, à l'ange de la paix.

(1) M. l'abbé Girard.

RÉPONSE DE L'AUTEUR
AU DISCOURS DE RÉCEPTION
DE M. DUCLOS.

M O N S I E U R ,

JE ne dois point au caprice du sort l'honneur de présider à cette assemblée; l'académie françoise a voulu confier à vos amis le soin de vous marquer son estime. Elle auroit choisi entr'eux, pour parler en son nom, si elle n'eût été sensible qu'à sa gloire, un homme dont les talens sont connus, dont les succès sont assurés, & qui, né à la cour, pourroit négliger les lettres, s'il avoit moins d'esprit, & leur donner un nouvel éclat, s'il étoit moins modeste.

En me réservant l'honneur de vous recevoir dans son sein, l'académie, MONSIEUR, n'a point consulté mes forces; elle ne s'est souvenue que de mes sentimens; elle a envisagé comme une récompense de mon zèle & de mon respect pour elle, le plaisir que j'aurois de vous couronner à ses yeux, & de mesurer le tribut d'estime qu'elle m'ordonne de vous rendre, aux éloges qu'inspire l'amitié.

Ces lieux ont assez retenti des louanges de

l'esprit & du génie; c'est à l'amitié, c'est à ce sentiment respectable que je consacre aujourd'hui mes foibles talens.

Quel heureux moment pour vous & pour moi ! Je n'ai point à craindre de vous trop louer; vous n'aurez point à rougir de mes louanges : l'éloge d'un ami est toujours exempt de flatterie. L'homme indifférent peut, à son gré, dissimuler les défauts, exagérer les bonnes qualités, supposer des vertus; mais l'ami ne suppose rien dans son ami, il sent tout ce qu'il exprime; &, s'il se trompe quelquefois sur l'étendue du mérite, il ignore toujours qu'il se soit trompé. Plus il est sensible, plus il est susceptible de prévention; l'illusion qui le séduit, le charme en même tems qu'elle l'égare.

C'est pour me défendre, autant qu'il est en moi, d'une illusion si flatteuse, que j'éviterai de m'étendre sur le succès de vos différens ouvrages. Ce n'est point à votre ami à vous dire que l'esprit qui y règne est un esprit de lumière & de feu qui vole rapidement à son but, qui dévore tous les obstacles, dissipe toutes les ténèbres, & ne néglige quelquefois de s'arrêter sur les divers accidens qui précèdent, accompagnent ou suivent les objets, que pour présenter plus vivement les objets même. Il n'est permis qu'à des juges sans prévention d'appré-

cier la noble hardiesse d'un écrivain qui s'écarte des routes communes, non par singularité, mais parce que son génie lui en ouvre de nouvelles, qui attaque avec force l'empire injuste des préjugés, & respecte avec soumission toutes les loix de l'autorité légitime.

Je laisse à vos justes admirateurs le soin d'applaudir à votre esprit; mon devoir est de parler de votre cœur; de développer, de faire encore mieux connoître cette partie de vous-même, si intéressante pour nous, & sans laquelle, en vous décernant la couronne du talent & de l'esprit, nous aurions gémi de ne pouvoir vous accorder le prix de notre estime.

Je dois rappeler, pour la gloire des lettres, ce tems à peine écoulé, où l'honneur d'être assis parmi nous excita l'ambition d'une foule de concurrens estimables. Le public & l'académie même, partagés entre un écrivain célèbre & un homme qui joint au mérite littéraire l'avantage d'être utile à l'état, s'occupoient sans cesse des deux rivaux, défendoient avec chaleur leurs intérêts, & attendoient avec une impatience mêlée de crainte, le moment marqué pour le triomphe. Jamais victoire ne fut mieux disputée; jamais, au milieu des sollicitations les plus puissantes, la liberté de l'académie, si nécessaire au bien des lettres, & le

plus grand des bienfaits de notre auguste protecteur , ne se conserva si pleine & si entière ; jamais deux émules ne s'estimèrent de si bonne foi , & ne se firent la guerre avec tant de probité. Ils combattoient sans crainte , persuadés que le vainqueur deviendrait l'ami le plus zélé de son rival , au moment qu'il seroit nommé son juge.

L'événement justifia cette confiance réciproque ; l'un & l'autre parti se réunit ; les suffrages se confondirent pour être unanimes , & les juges cessèrent d'être partagés entre les deux concurrents , dès qu'ils eurent deux couronnes à leur offrir.

Vous ne devez pas regretter , MONSIEUR , de n'avoir pu solliciter vous-même une place que nous vous destinions depuis long-tems. Vos amis , pendant votre absence , ont achevé de lever le voile qui déroboit vos vertus , ils ont révélé ces secrets de l'honnête homme , ces actions généreuses faites sans ostentation , & toujours cachées avec soin ; ils ont mis dans le plus grand jour cette noblesse de sentimens , cette simplicité de mœurs , ce fond de franchise & de probité qui déconcerte souvent la dissimulation , & attire toujours la confiance.

Pardonnez-moi , MONSIEUR , de m'occuper si long-tems de vous ; peut-être un jour , placé

où je suis, verrez-vous entrer dans ce sanctuaire des muses un ami ; vous sentirez alors combien il est doux de pouvoir le louer publiquement, & combien il est difficile d'abrégér son éloge.

Je n'ajouterai rien au portrait que vous venez de faire de votre célèbre prédécesseur, vous avez saisi tous les traits qui peignent son esprit, qui caractérisent ses ouvrages, & je les affoiblirois, si j'essayois de les imiter. Je me contenterai donc de remarquer que M. l'abbé Mongault, dans ses excellentes traductions, a su asservir avec tant d'art la langue françoise au génie de la langue latine & de la langue grecque, que les expressions seules sont changées, & que l'esprit de l'original, conservé tout entier, semble avoir repris une nouvelle vie. Hérodien dans son histoire, Cicéron dans ses lettres, parlent comme des François, & ne cessent pas, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de penser comme des anciens.

M. l'abbé Mongault eut encore un autre genre de mérite plus rare & plus grand aux yeux de la raison. Sévère critique des originaux dont il faisoit de si belles copies, il apperçut des défauts dans l'orateur latin, & un grand nombre de fautes dans l'historien grec ; il osa les relever avec une hardiesse presque sans exemple. Sans doute la supériorité de son esprit pouvoit seule

l'empêcher de tomber dans cette espèce d'idolâtrie si commune aux traducteurs.

Venez, MONSIEUR, nous consoler de la perte d'un écrivain si estimable; nous sommes en droit d'attendre de vous les mêmes secours. Comme lui, vous appartenez à une colonie si florissante, qui, sortie autrefois du sein de l'académie françoise, nous rend par reconnoissance les trésors de lumière qu'elle reçut autrefois de nous. Venez nous faire part des richesses qu'elle découvre tous les jours, & portez-lui en échange ces principes de goût, ces finesse de l'art d'écrire, qui sont l'objet de nos recherches.

Vous verrez régner dans nos assemblées l'égalité la plus parfaite, malgré la différence des conditions; la docilité la plus grande, malgré la supériorité des lumières; la concorde au milieu des talens, & l'union entre les rivaux.

Vous verrez l'académie, toujours équitable, ne mépriser dans ses plus cruels ennemis que l'injustice de leur prévention, & louer même de bonne foi les dons précieux de l'esprit dont ils abusent contre elle.

Vous verrez enfin dans ce temple des muses les vertus exciter autant d'émulation que les talens. Oui, MONSIEUR, l'estime d'un roi protecteur des arts, les bontés d'un monarque pè-

son peuple, sont pour l'académie françoise des motifs d'ambition plus puissans que les applaudissemens de l'univers & les louanges de la postérité. Admis au pied du trône, vous bénirez avec nous le règne de la justice; vous célébrerez les succès de la guerre, sans perdre de vue les avantages de la paix. L'encens de la flatterie ne vient point devant notre maître; le roi méprise la louange; il n'aime que l'expression du sentiment. Que nous sommes heureux! En ne craignant que la vérité, nous faisons l'éloge de son règne.

Bientôt son palais va retentir de nos chants; bientôt un fils digne de lui, un prince, l'espérance des François, qui, au sortir de l'enfance, ennoissoit déjà la probité, & l'honoroit de ses prodiges, va s'unir au pied des autels à une princesse illustre, qui ne doit qu'à ses vertus le lustre de sa renommée. Bientôt ces deux augustes époux vont former ces liens respectables qui ont cimenté la gloire du trône & la félicité des peuples.

Que leurs nœuds sacrés soient éternels! que leur bonheur surpasse leur espérance, & égale la ferveur de nos vœux! Une semblable union annonce à la postérité la plus reculée, des princes justes; aux ennemis de la France, des vainqueurs généreux, & des arbitres à l'Europe.

COMPLIMENS

*FAITS à Versailles le 13 Avril 1747, par l'AUTEUR
directeur de l'Académie françoise, à l'occasion
la mort de la reine de Pologne.*

A U R O I.

S I R E,

Tous vos sujets, & même vos ennemis, admirent dans VOTRE MAJESTÉ le grand roi, vainqueur généreux, & le protecteur de la justice. Permettez, SIRE, à l'académie françoise, tous les jours occupée de votre gloire, d'admirer le trône un monarque tendre & compatissant, qui essuie les larmes de sa famille auguste, qui calme & partage sa douleur, & à qui les liens du sang & les nœuds de l'amitié sont aussi chers que les droits de sa couronne. Un héros n'illumine que son siècle ; un roi sensible fait honneur à l'humanité.

A LA REINE.

MADAME,

Nous n'osons exprimer à VOTRE MAJESTÉ
sentimens dont nous sommes pénétrés; un
peut faire couler de nouvelles larmes. Jugez,
MADAME, combien l'académie françoise est
chée de vos regrets, par la crainte qu'elle
en rappeler le cause. Qu'un zèle si pur,
des hommages si sincères puissent consoler
VOTRE MAJESTÉ! Quelque juste que soit votre
deur, nous ferions nos efforts pour la calmer,
nous ne savions pas que le courage est insé-
parable de la vertu.

M.^{gr} LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

nos vœux sont remplis, vous ne verrez
l'académie françoise vous offrir le tribut
de douleur. Nous espérons, MONSEIGNEUR,
croître à l'avenir devant vous qu'animés par
vous, ou conduits par la reconnoissance. Que
avons-nous pas attendre de vos bienfaits?
accordez aux beaux arts, en les cultivant
même, la protection la plus glorieuse &
la plus utile.

A M.^{me} LA DAUPHINE

MADAME,

LES nœuds sacrés que vous venez de former avec un prince , l'amour des François , vous rendent propres tous ses sentimens. Vous partagez aujourd'hui ses regrets ; puissiez - vous l'avenir ne ressentir que son bonheur ! Que sa félicité , MADAME , soit toujours votre ouvrage comme elle est la source de nos espérances. La vertu que vous rendez aimable , vous donne des droits éternels sur son cœur , & vous assure à jamais de nos hommages.

COMPLIMENT

FAIT au ROI à son retour de l'armée
le 28 Septembre 1747.

SIRE,

LES succès rapides n'ont acquis aux princes les plus heureux que le titre de conquérans ; les obstacles vaincus de toutes parts vous ont mérité celui de héros ; & votre amour pour la paix , au milieu des prospérités de la guerre , vous assure à jamais les noms de père & de père de la patrie.

P I È C E S

A D R E S S É E S

A M. LE C. DE B***.

A S

M

Sur la c

V ou

Des mœ

Ministre

B***, c

N'est de

D'engag

D'ébran

De tend

Et de le

La coup

D'un

Des plus

Ou de r

Le crim

C'est

Qui de l

Elle avo

Pour sul

Des trai

L'omb

(1) M.

ars Ma

Tome

ÉPITR

É P I T R E

A SON EXCELLENCE (1)

M. L'ABBÉ C. DE B***,

Sur la conduite respective de la France & de l'Angleterre.

Vous, en qui la candeur, la foi, la vérité,
Des mœurs de la nature ont la simplicité,
Ministre citoyen, vertueux politique,
B***, cet art profond où votre ame s'applique,
N'est donc point l'art de feindre & de dissimuler,
D'engager sa parole & de la violer,
D'ébranler d'un état les fondemens paisibles,
De tendre aux souverains des pièges invisibles,
Et de leur présenter, pleine d'un doux poison,
La coupe du mensonge & de la trahison?

D'un fourbe ambitieux tel est l'affreux manège:
Des plus saintes des loix infracteur sacrilège,
Ou de ruse ou de force, il veut tout asservir.
Le crime est sa vertu, dès qu'il peut le servir.

C'est cette ambition tyrannique & fatale
Qui de la politique inventa le dédale,
Elle avoit tout à craindre en osant éclater;
Pour subjuguier le monde il fallut le flatter:
Des traits de la justice on colora l'injure;
L'ombre des sermens s'éleva le parjure;

(1) M. le C. de B*** étoit alors ambassadeur auprès de
Ses Majestés Impériales.

La trahison suivit la foiblesse & la peur ,
Et cacha son poignard sous un voile trompeur.

Mais s'il est une intrigue obscure & tortueuse ,
Il est une sagesse & noble & vertueuse.
Fille de la justice , & mère de la paix ,
Son trône est entouré des heureux qu'elle a faits.
Elle se montre aux Rois telle qu'aux jours d'Astée ;
Sur la terre encor pure elle fit son entrée :
Ses traits d'un faux éclat ne sont point revêtus :
Elle est nue & sans art , comme il sied aux vertus.
Qu'auroit-elle à cacher ? Sa bonté généreuse
Ne desiré plus rien , quand la terre est heureuse.
L'honneur & l'équité , la concorde & l'amour
Soutiennent sa couronne , & composent sa cour.
Que dans son sanctuaire on pénètre à toute heure ;
Un soleil sans nuage éclaire sa demeure :
Ses oracles sacrés n'ont rien de captieux ,
Et leur livre est sans cesse ouvert à tous les yeux.

Du roi que vous servez telle est la politique.
Il ne demande en vous qu'un sage véridique :
Montrez dans tout leur jour les vertus de son cœur ,
B*** , à l'artifice opposez la candeur.
C'est à nos ennemis à chercher les ténèbres.
Mais déjà leurs complots ne sont que trop célèbres ;
L'Anglois a dit : (1) « Les mers bornent mon horizon ;
» Leurs bords sont mes remparts ; mais ils sont ma prison :
» L'Europe a beau changer de face & de fortune ,
» Tourbillon séparé de la sphère commune ,
» D'un feu séditieux consumé vainement ,
» En serai-je moi seul la proie & l'aliment ?

(1) On remonte ici aux tems de Henri VIII & de la reine Elisabeth.

» Répandons au dehors ce feu qui me dévore ;
» Hâtons-nous d'affervir l'Océan libre encor ;
» Et qu'un monde nouveau , par moi seul dominé ,
» Se joigne aux bords étroits où je suis confiné. »

A ces mots , les deux mers se couvrent de ses voiles.
Ses peuples vont chercher de nouvelles étoiles ;
Et son vaste commerce à peine encor naissant ,
Vole d'un monde à l'autre , & revient florissant.

Le Portugal heureux & l'Espagne opulente
Promenoient sur les mers leur fortune indolente ,
Sans desirs , sans besoins & sans activité :
Du fruit de leurs travaux Londres avoit hérité.
De ses fers échappé , le Batave intrépide
Avoit pris dans la paix un effort plus rapide.
Du luxe de l'Europe agile messager ,
Son règne fut brillant , mais il fut passager.
L'ambitieux Anglois ne veut point de partage.
Ce rival , à ses yeux , est fait pour l'esclavage :
Il l'attaque , il le presse , il veut le mettre aux fers.
Il est vaincu lui-même , il est chassé des mers.
Il flatte le vainqueur , il l'appaise , le désarme.
Le Batave en ses mains se livre sans alarme ,
D'un roi qui l'a vengé (1) se détache pour lui.
L'Anglois au poids de l'or lui vend un foible appui ,
Et sous le nom d'ami s'en faisant un esclave ,
L'abaisse , l'affoiblit , le dépouille & le brave.
Cependant le François , par l'Anglois dédaigné ,
Alarmé , en s'élevant , son orgueil indigné.
Peuple doux & léger , mais courageux , docile ,
Aventurier négligent , imitateur habile ;

(1) Louis XIV.

Demain profond dans l'art qu'il effleure aujourd'hui,
Il laisse, en se jouant, ses maîtres après lui.

Industrieux François, remplis tes destinées.

Les mers, pour recevoir tes poupes fortunées,

Embrassent tes états, te présentent leur sein :

Leur rivage à tes pieds s'arrondit en bassin.

Tes fleuves nourriciers, la Loire vagabonde,

La rapide Charente & la vaste Gironde,

La Seine aux flots d'argent, le Rhône impétueux

Attendent des deux mers les tributs somptueux.

Le Pin (1) cherche ta voile & des monts se détache ;

Le chêne, pour voguer, vient s'offrir sous ta hache ;

Le fer, né sous tes pas, dans tes forges coulé,

Prêt à vomir la foudre, en cylindre est moulé ;

Une écorce légère, au défaut de la soie,

Se replie en cordage, en voile se déploie,

Le sapin te prodigue un bitume onctueux ;

Rien ne manque à tes arts, tout seconde tes vœux.

L'aurore & le couchant appellent tes pilotes :

Ils partent, & bientôt le retour de tes flottes

Étale les tributs de Smyrne & de Tunquin,

Les fruits de l'Amérique & l'or de l'Africain.

Les baumes, les parfums de la fertile Asie,

Et du grain de Moka l'odorante ambrosie,

Et l'azur d'une plante (2), & le miel d'un roseau (3) ;

Et du ver indien (4) le précieux réseau,

Et ce riche duvet (5) qu'une main délicate

File sous les palmiers de Golconde & Surate,

(1) Les Pyrénées peuvent fournir à la France des mâts & des bois de construction aussi beaux & peut-être meilleurs que ceux du Nord.

(2) L'indigo. (3) Le sucre. (4) Le ver à soie. (5) Le coton.

Dans tes ports enrichis attirent tes rivaux,
Pour toi nouveaux trésors, pour eux besoins nouveaux.

L'envie en frémissant s'éveille à ce spectacle.
Peuples jaloux, pourquoi, sans trouble & sans obstacle,
Par les mêmes travaux ne pas vous signaler?
L'heureux François n'oppose à qui veut l'égaliser,
Que l'émulation, la valeur, l'industrie,
Les talens & les arts, enfans de sa patrie.

L'Anglois, tyran des mers, sûr de son ascendant,
Prétend seul de Neptune usurper le trident.

Il s'est déjà soumis de contrée en contrée,
Les plus riches climats de l'Inde hyperborée;
Et ces bords tant de fois usurpés & repris,
Sont pour lui de la paix & le gage & le prix (1).
Des colonnes d'Hercule au détroit du Bosphore,
Et des glaces d'Hudson jusqu'aux sables du More,
Ses vaisseaux dans leur course embrassent l'univers;
Mais pour lui nos succès sont autant de revers.
D'une rivalité paisible & généreuse

Il craint de hasarder l'épreuve dangereuse.

Stairs (2) semble s'écrier du bord de son tombeau:

« Citoyens, de la guerre allumez le flambeau,
» Des rivaux de la France aiguillonnez la haine;
» Mais ne vous flattez point de l'espérance vaine
» De vaincre en ces climats un ennemi puissant,
» Qui peut vous accabler, même en s'affoiblissant.
» Achetez, s'il le faut, des bras qui le détruisent;
» Contre vos alliés que ses efforts s'épuisent.

(1) La paix d'Utrecht.

(2) Le système de milord Stairs est connu de toute l'Europe. Sa plus grande frayeur étoit que la France eût une marine. Les Anglois, disoit-il, doivent l'écraser, à quelque prix que ce soit, dès qu'ils la verront s'élever.

» Mais vous, sans plus chercher dans des combats douteux
 » Une gloire sanglante ou des revers honteux ,
 » Portez loin de ces bords vos forces réunies :
 » Submergez ses vaisseaux , brûlez ses colonies.
 » C'est là que dans sa source il faut aller tarir
 » Ce commerce fécond qu'il ne peut secourir.
 » Qu'on nomme vos exploits conquêtes ou rapines ,
 » Allez de sa puissance attaquer les racines ,
 » Et vous verrez bientôt se flétrir de langueur
 » Cet arbre dont la sève entretient la vigueur. »

Londres grave en airain ces leçons dans ses fastes ;
 Tout semble conspirer à des projets si vastes :
 L'Europe est embrasée , & l'empire françois ,
 Vainqueur , mais accablé de pénibles succès ,
 Entouré d'ennemis , consume dans la guerre
 Et son or & son sang répandus sur la terre (1).
 Les vainqueurs , les vaincus , dans ce triste univers ,
 Tout gémit , & l'Anglois triomphe sur les mers.

Instruits par le malheur , les peuples se demandent :
 » Pour qui coule le sang que les glaives répandent ?
 » Et pour qui pleurons-nous nos enfans égorgés ,
 » Nos murs réduits en poudre & nos champs ravagés ?
 » L'Anglois seul , enrichi de la perte commune ,
 » Veut sur notre ruine élever sa fortune ;
 » Mais qui de nous est fait pour être aveuglément
 » De son ambition la proie ou l'instrument ?
 » Des isles de Colomb au rivage de l'Ourse ,
 » Quand le fer destructeur aura marqué sa course ,
 » Quand nous l'aurons rendu plus fier , plus dangereux ,
 » En butte à ses complots , serons-nous plus heureux ?

(1) Guerre de Bohême.

» L
 » Il
 » Po
 » Q
 » Ja
 » To
 » Qu
 » Et
 » A
 » Qu
 » Et
 » Est
 Ai
 L'An
 Trois
 Et ré
 Su
 L'esp
 Le co
 D'abo
 Pas à
 Et l'e
 La pa
 Mais
 L'o
 Menac
 L'Ang
 Il attr
 (1) L
 traité d
 de Bou
 (2) A
 (3) L

» L'un à l'autre il nous vend comme de vils esclaves.
» Il a par les François ruiné les Bataves ;
» Pour épuiser la France il arme les Germains ,
» Qu'il détruira peut-être un jour par d'autres mains.
» Jadis (1) pour l'Acadie il eût livré l'Autriche :
» Toujours prêt à courir au butin le plus riche ;
» Que son intérêt change , il change de parti ,
» Et n'offre à qui le sert qu'un joug appesanti.
» A ce funeste joug c'est trop livrer nos têtes :
» Qu'il poursuive lui seul ses injustes conquêtes ,
» Et qu'on ne dise plus que son or corrupteur
» Est du sort des états l'arbitre & le moteur ».

Ainsi l'Europe enfin s'éclaire & se dégage.

L'Anglois en vain trois fois la rappelle au carnage :
Trois fois (2) vaincu lui-même il fuit en menaçant ,
Et réduit à la paix (3) , la signe en frémissant.

Sur l'Océan calmé les hostilités cessent ,
L'espérance & l'ardeur dans nos isles renaissent ,
Le commerce effrayé rappelle ses esprits :
D'abord foible & timide , il sort de ses débris ;
Pas à pas il s'étend , s'affermir & s'élève ,
Et l'envie aussitôt contre lui se soulève.
La paix tenoit ce monstre à ses pieds enchaîné ;
Mais bientôt de ses fers il sort plus effréné.

L'orage qui se forme aux bords de l'Acadie
Menace l'univers d'un nouvel incendie ;
L'Anglois , en l'excitant , feint de le conjurer.
Il atteste la paix que l'on vient de jurer ;

(1) L'Acadie cédée aux Anglois fut une des conditions du traité d'Utrecht , qui assure la couronne d'Espagne à la maison de Bourbon.

(2) A Fontenoy , à Raucoux , à Lavvfeld.

(3) La paix d'Aix-la-Chapelle.

Il l'atteste , & médite , implacable en sa haine ,
Du Canada surpris l'invasion soudaine.
Tel étoit ce projet si terrible & si vain ,
Dont Shirley parmi nous fomentoit le levain.

Le piège est découvert , retirez vos arbitres ,
Anglois : les attentats sont désormais vos titres.
Qu'on n'examine plus vos droits ni vos desseins :
Ennemis dans la paix , dans la trêve assassins ,
Vous avez révolté la grossière droiture
D'un peuple qui n'avoit pour loi que la nature.
Du parti le plus juste il s'est enfin rangé.
Vous osez le proscrire ; il sera trop vengé.
Sa massue (1) a déjà secondé notre épée ,
Et déjà d'une main dans le meurtre trempée ,
Il montre à ses enfans vos cheveux tout souillés
Du sang qui fume encor sur vos fronts dépouillés.

Braddok , ce confident d'une trame perfide ,
De vos brigands armés ce redoutable guide ,
Les voit périr , succombe , & nous laisse en mourant
D'un complot détesté l'aveu déshonorant.

Honteux , désespéré de ce revers funeste ,
Dans toute sa fureur l'Anglois se manifeste :
Semblable à cet esprit du ciel précipité
Que l'Homère de Londre a si bien imité ,
Son orgueil confondu s'endurcit à la honte ,
Et de rage écumant , mord le frein qui le dompte.

Qu'est devenu ce peuple autrefois vertueux ?
Son courage étoit noble autant qu'impétueux :
L'équitable François l'admiroit sans le craindre :
Ses guerriers expirans nous forgoient à les plaindre.

(1) Les Sauvages l'appellent *casse-tête*.

Ang
De
Où
Héro
Pour
Vous
Vous
Lâch
Vous
Et v
Ma
En so
Roi d
Il en
Sois
Chois
Lou
Et l'of
Venge
O F
Que L
L'honn
Ame
De l'é
Tout n
La Fran
Mais q
LOUIS
Si l'Au
S'affoib
(1) R
(2) RA

Anglois , vous fûtes grands dans vos malheurs passés ;
 De notre estime enfin vous êtes-vous lassés ?
 Où sont les sentimens que vous nous inspirâtes ?
 Héros à Fontenoy , sur les mers vils pirates ,
 Pour courir au pillage avec impunité ,
 Vous joignez la bassesse à l'infidélité !
 Vous nous criez *la paix* , & nous livrez la guerre !
 Lâcheté jusqu'à vous inconnue à la terre :
 Vous nous tendez les bras , vers vous nous accourons ,
 Et vous nous trahissez quand nous vous secourons !

Mais d'un peuple effréné ces horreurs sont l'ouvrage.
 En soupçonner son roi , c'est lui faire un outrage.
 Roi d'Albion , Louis n'en appelle qu'à toi (1) :
 Il en est tems encor , juge & prononce en roi ;
 Sois complice ou vengeur , autorise ou répare ,
 Choisis..... Son choix est fait , & Fox (2) nous le déclare !

Louis , ta gloire enfin n'a plus à balancer ,
 Et l'offense impunie invite à t'offenser.
 Venge ton pavillon , venge ton diadème.

O France ! quels trésors n'as-tu pas en toi-même ?
 Que Londres a peu connu ta force & tes moyens !
 L'honneur sous un monarque a fait des citoyens.

Ame de nos conseils , ô puissante harmonie !
 De l'état dans tes mains la force est réunie.
 Tout n'a qu'un mouvement , qu'un centre , qu'une loi :
 La France est un grand corps dont le cœur est son roi.
 Mais quel trouble imprévu s'élève au sein de Londres !
 Louis , dans ses projets tu viens de la confondre.
 Si l'Autriche & la France ont dû se balancer ,
 S'affoiblir tour à tour , tour à tour s'abaisser ;

(1) Requisition du roi.

(2) Réponse du ministre d'Angleterre.

C'étoit pour s'affermir dans un juste équilibre ,
 Et rendre en s'unissant le monde heureux & libre.
 Aux desseins de Henri LOUIS a satisfait ;
 Il a fait ce qu'Armand dans ce siècle auroit fait.

France , Autriche , vos noms enlacés par la gloire ,
 Enchaînés par la paix , se suivront dans l'histoire.
 D'une sainte union symboles révévés ,
 Et du bonheur public présages assurés ,
 Ces noms en traits de flamme ornent le frontispice
 Du temple de Janus (1) , fermé sous leur auspice.

REINE , l'amour du monde & l'exemple des Rois ,
 De LOUIS triomphant digne émule autrefois ,
 De LOUIS défarmé plus digne amie encore ,
 Le François t'admira ; désormais il t'adore.
 Les sujets de LOUIS sont devenus les tiens.
 Tes peuples à leur tour sont au nombre des siens.
 Leur amour pour leurs rois vient de former leur chaîne.
 Ils furent ennemis , sans connoître la haine ;
 Ils sont rivaux encor de gloire & de vertu ,
 Et s'aiment en héros , comme ils ont combattu.

Rois amis des mortelles ; tranquilles républiques ,
 C'est pour vous que sont faits nos liens pacifiques ;
 Sous les ailes de l'aigle , à l'ombrage des lis ,
 Goûtez des jours sereins par la paix embellis :
 Tranquilles spectateurs , vous nous verrez combattre.
 Sous ses coups imprévus l'Anglois croit nous abattre.
 Il ne fait point encor , même après Fontenoy ,
 Ce que peut le François lorsqu'il venge son roi.

(1) Quand cette épître a été composée , il y avoit lieu de
 présumer qu'aucune puissance de l'Europe ne seroit assez
 ennemie du bien public & de ses intérêts particuliers , pour
 s'opposer aux vues pacifiques de la France & de l'Autriche.

Londres t'a méconnu , ton ardeur l'a trompée ,
Peuple autrefois l'ami de Rome & de Pompée ,
Marseille , tu fais plus qu'on n'ose demander :
Et Richelieu n'a pas le tems de commander.
Huit soleils ont produit les travaux d'une année :
Tout est prêt , on fait voile , & Minorque étonnée
Voit vingt mille guerriers s'élancer sur ses bords.
L'Anglois cherche en fuyant son salut dans ses forts.

Là , tout ce qu'inventa la prudence guerrière
Pour rendre une défense & longue & meurtrière ,
Trois mille combattans sous un triple rempart ,
Et la flamme & le fer , & la nature & l'art ,
Nous avons tout à vaincre. Autour de ces murailles
La terre sous nos pas endurec ses entrailles.
La bombe dans les airs s'élève en mugissant ;
Le boulet vole , tombe & roule en bondissant ;
A travers les éclats du bronze & du salpêtre ,
L'insatiable mort commence à se repaître :
Le François l'envisage , & marche en l'insultant ;
La voix qui le commande est tout ce qu'il entend ;
Du front de Richelieu le calme & l'assurance
Sèment autour de lui la joie & l'espérance ;
Il semble qu'il fait part , au milieu des combats ,
De son génie aux chefs , de son cœur aux soldats.

Sage & malheureux Bing , il est tems de paroître :
Viens chercher ta ruïne & ta honte peut-être.
Rome après la défaite honoroit la valeur ;
Carthage en un héros punissoit le malheur :
Ta patrie a l'orgueil & la foi de Carthage :
Tremble ; elle peut encor l'imiter davantage.
Il combat , & vaincu , préfère son devoir
A l'honneur dangereux d'un noble désespoir ;

Il fuit : mais contre nous sa flotte ramenée
 Peut secourir encor Minorque abandonnée.
 Non , François , ton ardeur saura la devancer ,
 Sans donner au destin le tems de balancer.
 Est-il pour ce torrent d'obstacle qu'il ne dompte ?
 S'il ne peut renverser sa digue , il la surmonte.
 Déjà Mahon chancelle , & prévoit son malheur :
 Il résiste à la foudre , & cède à la valeur.
 De l'Anglois consterné l'espérance est éteinte.
 Ni de son triple fort la redoutable enceinte ,
 Ni le fossé profond qui nous tient séparés ,
 Ni les fourneaux sans nombre à nos pieds préparés ,
 Ni la foudre qui borde un mur inaccessible ,
 Ne lui semblent pour nous un obstacle invincible.
 Il cède , il capitule , & des lys déployés
 Il détourne en partant ses regards effrayés.
 La Méditerranée à l'Europe est rendue ;
 L'univers applaudit , & Londres est confondue.

C'est ainsi que la honte est le fruit de l'orgueil.
 Quand le crime est heureux , la terre est dans le deuil :
 La terre est dans la joie , alors que la victoire
 Couronne la vertu des lauriers de la gloire.

M A R M O N T E L.

É P I T R E

A M. L E C. D E B * * *.

J'AVOIS juré que sur ma lyre
 Je ne cadencerois jamais
 Ni l'éloge ni la satire.
 J'avois juré que désormais

Ma muse, fière sans rudesse,
Ne présenteroit point de fleurs
Aux favoris de la déesse
Qui nous séduit par ses faveurs,
Et dont l'inconstance traîtresse
Fait redouter à la sagesse
Le faîte glissant des grandeurs.
J'avois juré..... Vaine promesse !
Je romps aujourd'hui mon serment ,
Pour vous , heureux & tendre amant
Des doctes nymphes du Permesse ,
Pour vous , favori de Plutus ,
Vous en qui le rang , l'opulence
Sont l'équitable récompense
Et des talens & des vertus.

Ne craignez pas que dans une ode
J'aïlle , louangeur incommode ,
Vous assoupir par mon encens ;
Je me ris de ces foux lyriques
Qui , moins sublimes que pesans ,
Versent leurs pavots pindariques
Sur les belles & sur les grands.

O volupté , tendre déesse ,
Inspire-moi ces sons flatteurs ,
Ces vers enfans de la paresse ,
Qui par les charmes séducteurs
D'une agréable négligence ,
Méritent toujours l'indulgence
Des plus difficiles lecteurs.

C'est sur ce ton que dans Cythère,
Coutonné de myrte & de fleurs ,
D'une voix flexible & légère ,

Vous chantiez jadis ces trois sœurs
De qui la nature est la mère,
Sans qui la beauté régulière
N'a point de droit sur notre cœur,
Et qui souvent à la laideur
Donnent l'heureux talent de plaire.
Qui mieux que vous pouvoit vanter
Des *Grâces* le charmant partage ?
Vous êtes fait pour les chanter,
Puisque vos vers en font l'ouvrage.

Sur la lyre d'Anacréon,
Vous célébrez l'enfant volage
Qui dans le printems de notre âge
Est le tyran de la raison.
Vous chantez le dieu de la table,
Celui des vers & des chansons ;
Vous peignez la muse adorable
Qui, par un regard favorable,
Vous inspira les plus doux sons,
Et qui, non moins tendre qu'aimable,
Rendit son cœur à vos leçons.
Oui, votre muse enchanteresse
Est l'amante de la beauté,
L'image de la volupté,
Et l'oracle de la sagesse.

La volupté peinte en vos vers,
N'est point cette idole pesante
Qui sur le Pinde languissante,
Est insensible à nos concerts,
Qui, moins par goût que par foiblesse,
Exempte d'aimables desirs,
Languit au sein de la mollesse,

Et s'endort parmi les plaisirs :
C'est cette nymphe fémillante ,
Toujours vive , toujours brillante ,
Qui , par les ris de la gaité ,
Et par les jeux de la folie ,
Fait rire la mélancolie ,
Et déride la gravité :
C'est la décence , qui sans cesse
Par ses plaisirs comptant ses jours ,
Boit dans la coupe des amours
Le doux nectar de la sagesse.

Esclave d'un vieux préjugé ,
En vain l'imbécille vulgaire ,
Croit que , de tous soins dégagé ,
Un poète n'est partagé
Que du talent peu nécessaire
De coudre & de rimer des mots ;
Mais vous joignez , malgré ces sots ,
L'art d'être utile , au don de plaire.

Tel on vit jadis ADDISSON
Négocier la paix en France
Pour le monarque d'Albion ,
Et graver à jamais son nom ,
Par sa verve & son éloquence ,
Dans les fastes de l'Hélicon.
Ou tel , au temple de Thalie ,
DESTOUCHES fronda nos travers ,
Et fut utile à sa patrie
Par ses traités & par ses vers.
Tel au luth anacréontique
Vous joignez l'étude des loix :
Tel , vous délassant quelquefois

Par une chanson poétique,
 Des graves soins de vos emplois.
 On vous a vu, grand politique,
 Soutenir avec tout le poids
 D'une éloquence pathétique,
 Et l'autorité despotique,
 Et la justice de nos droits.
 Oui, c'est vous dont la main puissante,
 Par une adresse bienfaisante,
 Forma ce nœud si glorieux
 Que l'Anglois craint & qu'il admire,
 Ce nœud qui vient de joindre entr'eux
 L'Espagne, la France & l'Empire.
 Que ce premier de vos bienfaits,
 Que ce lien qui nous rassemble,
 Puisse réunir à jamais
 Des peuples nés pour vivre ensemble !
 C'est vous qui rendez à Thémis
 Sa balance & son premier lustre ;
 Par vous notre sénat illustre
 Verra ses droits plus affermis ;
 Il va confondre la malice ,
 Rétablir l'ordre, la justice ,
 Et renverser nos ennemis.

Mais tous ces bienfaits, dont la France
 Conservera le souvenir,
 Nous font entrevoir l'espérance
 Du plus favorable avenir.
 Oui, tandis que sur nos frontières,
 Le dieu terrible des combats,
 Au bruit des trompettes guerrières,
 Lance la foudre & le trépas ;

Tandis que la voix de la gloire
Dans les feux conduit nos guerriers,
Et que la main de la victoire
Couronne leurs fronts de lauriers ;
Tandis qu'arbitres du tonnerre,
Les François unis aux Germains ,
Ensemble s'ouvrent les chemins
De la Prusse & de l'Angleterre ,
Nous verrons vos paisibles mains
Fermer le temple de la guerre ,
Enchaîner la paix sur la terre ,
Et rendre heureux tous les humains.
Nous vous verrons à ma patrie
Unir ces superbes Bretons ,
Dont nous admirons l'industrie,
Et qu'à regret nous combattons.
Nous nous verrons, nouveau Mécène,
Et même Horace quelquefois ,
Elever aux plus hauts emplois
Les heureux chantres de la Seine,
Et les charmer par votre voix.
Une abondance légitime
Va circuler dans nos cités :
Les arts , soudain ressuscités,
Prendront le vol le plus sublime ;
Le commerce banni des mers ,
Que trouble le dieu des ravages ,
Rapportera sur nos rivages
Les richesses de l'univers.
La religion triomphante
De l'artifice des méchants ,
Ranimera les tendres chants

ÉPITRE.

De la piété renaissante ,
 Terrassera l'audacieux ,
 Couronnera les vœux du juste ,
 Et jusques au plus haut des cieux
 Elèvera sa tête auguste.

BLIN DE SAINMORE.

ÉPITRE

A M. L E C. D E B * * * .

Après sa retraite du ministère.

DAIGNEZ excuser la licence
 Que dans ses transports ingénus
 Le moins connu des inconnus
 Prend vis-à-vis VOTRE ÉMINENCE,
 D'oser lui porter les tributs
 Qu'à vos talens, qu'à vos vertus ,
 Doit offrir tout être qui pense.

Non , ce n'est point à la grandeur ,
 A la puissance, à la splendeur ,
 Que j'offre mes foibles adages ;
 Et le poison adulateur
 Jamais n'infecta mes hommages ;
 Mais de loin votre adorateur ,
 De vos écrits admirateur ,
 Au modèle des heureux sages ,
 A votre muse , à votre cœur ,
 A vos sentimens purs , sublimes ,
 Je présente , en ces minces rimes ,
 Un encens pour vous peu flatteur.

Ministre , je vous félicite
Aujourd'hui de ne l'être plus ,
D'être affranchi de la poursuite
Du courtisan qui sollicite
Par mille placets superflus ,
Des graces , des faveurs d'élite ,
Pour des services prétendus ,
Et le plus souvent mal rendus.

Votre bonne étoile s'acquitte ,
En vous rendant la faculté
De faire votre volonté :
Eh ! quel philosophe ne quitte
Pour un bonheur si souhaité ,
Une gênante autorité ,
Qui flatte moins qu'elle n'agit ?

Au poste où vous avoient porté
Tous les genres du vrai mérite ,
On est fort craint , fort respecté :
Des cliens nombreuse est la suite ,
Mais on y perd sa liberté.
Au surplus , la liste est petite
Des bons amis de qualité.

D'ailleurs , dans la plus haute place ,
Trouve-t-on la réalité
Du vrai bien que le bon Horace
Et tous les menins du Parnasse
Ont éternellement chanté ?
Par un trait souvent répété ,
Toujours plein de goût & de grace ,
Bientôt il vous sera cité.

Que de veilles , que de fatigues
Ne troubloient point vos plus beaux jours ,

Pour développer tant d'intrigues ,
 Pour caver de furtifs discours ,
 Dissiper mille sourdes brigues ,
 Concilier tant d'intérêts ,
 Et rompre les obscures ligues
 Que tramaient des complots secrets ?

Dans ces pièges que savent tendre
 La ruse & les sophismes vains ,
 Ou pour corrompre ou pour surprendre
 Les cœurs , les esprits les plus sains ;
 Votre franchise droite & pure ,
 D'un coup-d'œil profond & léger ,
 Par sa marche facile & sûre
 Perçoit tout l'art de l'étranger.

Dans leurs projets , dans leurs systèmes ,
 Vous imposiez à nos voisins :
 Vous éludiez leurs stratagèmes ,
 Tandis qu'e , prévenant leurs fins ,
 La sagacité de vos vues
 Barroît les routes inconnues
 Qu'ouvroient leurs obliques desseins.

Vous étiez tout à la patrie ,
 Et vous n'étiez jamais à vous :
 La gloire a des momens bien doux !....
 Mais cette gloire si chérie
 Des ministres & des héros ,
 N'est qu'une fleur toujours nourrie
 Loin des myrtes & des pavots.

« Heureux , dit l'ami de Mécène ,
 » Celui qui fait vivre pour soi ,
 » Qui ne reconnoît d'autre loi
 » Que le doux penchant qui l'entraîne ,

» Qui ne cède qu'à ses desirs ,
» Qui , loin des embarras du monde ,
» Jouissant d'une paix profonde ,
» N'a d'affaire que ses plaisirs ! »

Cette aimable philosophie
Ne se prend point dans nos traités
Avec l'antique Germanie ,
Ni dans la généalogie
De tant de souverains entés
Sur les rejettons transplantés
Du conquérant de l'Ausonie.

Les abstraites discussions
Des droits suspects des nations ,
Les alliances & les titres
A chercher dans des monumens
La plupart détruits par le tems ,
Dans des chartres , dans des registres ,
Que bien des fois les plus savans
Ne constatent que sur des vitres ,
Sur des cloches , sur des tombeaux ,
Ou sur quelques douteuses litres
Empreintes de vieux panonceaux. ...
Telle est sur de sombres bureaux ,
Bien souvent la tâche où s'applique
Un maître de la politique ,
Pour accorder des rois rivaux.

Oh ! que ces mots froids de diète ,
De congrès , de junte secrète ,
Sont barbares sur l'Hélicon !
Et que la diffuse logique ,
Dont un agent grave se pique ,
A peu de cours chez Apollon !

De cette ténébreuse étude
 Que n'inspirent point les neuf sœurs,
 Vous allez perdre l'habitude,
 En laissant à vos successeurs,
 Au prix de vos doctes sueurs,
 Un travail moins sec & moins rude.

Vous rentrez dans vos doux loisirs.
 Vos jours, tissus de vrais plaisirs,
 Dans le calme & dans l'opulence,
 Du succès de tous vos desirs
 Répondent à VOTRE EMINENCE.

Reprenez ces nobles crayons,
 D'où partoient les brillans rayons
 Dont l'expression vive & pure
 Sait réaliser même encor,
 Par votre magique peinture,
 Tous les biens que dans l'âge d'or
 Cybelle offroit à la nature.

Peignez-nous cette volupté
 Qui fait la gloire, la sagesse,
 Et du Lycée & du Permesse :
 Sur laquelle l'homme entêté
 Par l'appât de l'oïfiveté,
 Prend trop facilement le change :
 Faites-nous aimer la vertu,
 Si digne de notre louange ;
 Par votre muse confondu,
 Le vice à ses pieds abattu,
 De nos illusions la venge.

Chantez la franchise & l'honneur,
 De la raison toujours compagnes,
 Les plaisirs purs, le vrai bonheur,

LE

Il appri
 Et

De son

Il trouv

Se plair

Triomp

à, faif

Il versa

Il

Mais il

On

L'innocence de nos campagnes ,
Et tant d'autres attrait divers
De la félicité des sages ,
Que dans vos magnifiques vers
Solemniseront tous les âges.

Par votre lyre & vos hautbois ,
Rappelez ces graces naïves ,
Si séduisantes & si vives ,
Que vous embellîtes cent fois ,
Tantôt sous l'ombrage des bois ,
Tantôt sur l'émail de nos rives ,
Mais que l'esprit morne des loix
Depuis long-tems rend fugitives
A l'aspect du trône des rois.

LE RETOUR D'APOLLON.

A M. L E C. D E B * * * .

QUAND Apollon quitta les cieux ,
Il apprit aux bergers à chanter sur la lyre ,
Et les échos se plaisoient à redire
De son luth enchanteur les sons harmonieux.
Il trouva le bonheur dans ce désert sauvage.
Se plaire en tous les lieux est le secret du sage :
Triomphant il revint s'asseoir au rang des dieux ;
Là , faisant plus d'heureux , il le fut davantage ;
Il versa ses bienfaits sur cent peuples divers :
Il avoit fait le bonheur d'un village ,
Mais il fit dans les cieux celui de l'univers.
On dit aussi , si l'on en croit l'histoire ,

Qu'il fut sensible aux vœux des plus simples mortels,
Et qu'il n'oublia point, au faite de la gloire,
Ceux qui dans sa retraite engensoient ses autels.

O vous, en qui l'Europe admire
Le savoir & le rang, l'esprit & la bonté,
Illustre CARDINAL, c'est à vous de me dire
Si c'est la fable ou bien la vérité.

BLIN DE SAINTMORE.

V E R S

*Pour mettre au bas du portrait de S. E. M. le C. de B***.*

Les talens, la naissance & l'éclat du génie,
Ont fait seuls toute sa grandeur;
C'est dans les vertus de son cœur
Que les François liront l'histoire de sa vie.

L'abbé DE REYRAC.

Fin de la seconde & dernière Partie.

=

*

o